DÉFENSE
DE PARIS
ET DE TOUT L'EMPIRE;

PAR

A. P. J. BELAIR, Capitaine d'Artillerie.

A PARIS,

De l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre Français, n°. 4.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.

FRC.I 14348 Case FRC 14348

THE NEWBERRY LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Le plan de défensive particulière pour Paris, le centre et le foyer de la révolution française, ainsi que le plan de défensive générale de tout l'Empire (*), est précédé du développement des moyens militaires qu'il s'agit d'adopter pour conserver et affermir la liberté contre la fureur sacrilège des despotes. On expose ce qu'il faut employer, pour faire la guerre avec des avantages incontestables, sans rien donner aux hazards, en mettant la

(*) On conçoit qu'il n'est ici question que de l'empire des hommes libres, et non de ce colosse féodal où deux ambitieux veulent tout asservir et tout bouleverser.

France à l'abri de toutes les chances de malheur que les nations ont toujours eu à redouter, jusqu'à ce moment, en prenant les armes. On expose ce qu'il faut faire pour secourir les Polonois de la manière la plus efficace, la plus grande et la plus honorable ; et l'on démontre combien l'on peut servir la révolution française, en secourant efficacement les Polonois, nos véritables alliés. Les moyens développés par l'auteur méritent d'autant plus de confiance, qu'ils sont approuvés d'avance par les plus grands généraux ; de manière que dans cette circonstance, la théorie est appuyée par la pratique la plus lumineuse.

Le citoyen qui présidoit l'Assemblée Nationale au 20 décembre der-

nier, dit à l'auteur qui proposoit, dès-lors, quelques-uns de ses moyens, que l'Assemblée se rappelloit qu'Archimède avoit défendu Syracuse par des moyens puissans, etc., qu'une nation libre seule pouvoit mettre en œuvre. L'examen du plan complet de l'auteur, prouvera aux citoyens de l'Empire que le président d'alors disoit vrai, et que la liberté seule est capable d'enfanter, ou des prodiges qui sont son ouvrage, et que ne peuvent égaler les efforts des despotes, ou des choses excellentes faites pour remplir tous les objets qu'on peut avoir en vue. Dans tous les cas, dans tous les partis, on ne pourra que savoir gré à l'auteur, des moyens aussi nouveaux que puissans, qu'il indique, d'après son expérience,

ses observations et ses longues études, d'enchaîner les hazards mal-encontreux de la guerre, de perfectionner la défensive générale et particulière, et de pouvoir affermir la liberté française contre toutes les tentatives des despotes, que tous les partis qui divisent la France ont également intérêt d'empêcher de se mêler de nos affaires.

DÉFENSE

DÉFENSE
DE PARIS
ET DE TOUT L'EMPIRE.

CHAPITRE PREMIER,

Servant d'Introduction.

La lettre du Roi, publiée sous le ministère d'un militaire qui avoit des connoissances fort étendues sur la science de la guerre, ne laisse plus lieu de douter de la vérité de ce que je dis depuis deux ans, que les ennemis de la liberté, que les coupables agresseurs de l'Empire Français peuvent venir sur Paris, et qu'ils y peuvent venir par plusieurs chemins : on convient de deux dans la lettre du Roi, et moi j'en connois trois. Il y en auroit d'avantage, qu'il faut toujours se mettre en état de fermer les chemins, d'en rendre le parcours

impossible, ou du moins très-coûteux et très-difficile à l'ennemi. Voilà ce dont il s'agit; voilà ce qu'il faut faire, tout en s'occupant des moyens de rendre Paris insultable.

Plus l'ennemi sera délabré, fatigué, harassé; plus les moyens employés pour Paris auront de valeur, plus le triomphe de la liberté, sous les murs de Paris, sera complet. Les mêmes (*moyens*) qui auront retardé l'ennemi, pourront, comme on le verra démontré, dans la suite de cet ouvrage, lui fermer le retour. De là naissent mille avantages.

Nos ennemis qui sont ceux de l'univers entier, puisqu'ils sont ceux de la liberté, de cette divinité bienfaisante qui seule peut faire de cette vallée de larmes, de ce monde pervers et corrompu, par les venins du despotisme et de l'esclavage, un lieu de délices, en perdant leurs forces, perdent à jamais l'espoir de troubler notre régénération. Ils perdent encore les moyens de prolonger l'asservissement de leurs sujets, et nous Français, dans les prisonniers, nous devons acquérir, ou de nouveaux frères, ou, ce qui seroit plus avantageux au bien général, nous devons trouver des propagateurs de la liberté et de nouveaux

ennemis de la servitude et des tyrans. Les peuples de l'Europe n'attendent peut-être, pour briser leurs fers, que le moment où les armées des despotes seront enfoncées dans l'intérieur de la France ; ils n'attendent peut-être que le moment où la victoire, vers les murs de Paris „ prendra son vol de dessus les ruines de la bastille , pour ne plus quitter nos étendarts.

Paris a électrisé l'Empire en commençant la révolution ; Paris doit se disposer à électriser l'univers : il le peut en appaisant les violentes commotions qui nous tourmentent, en étouffant les troubles qui nous agitent, sous les lauriers de la victoire.

Là, sur ce sol où la liberté semble vouloir se bâtir un temple ; là, sous les murs de Paris, là, les ennemis ne seront point instruits, comme ils le sont, depuis le commencement de la guerre, des résolutions des chefs de l'armée française. Sans doute que le comité autrichien sera éclairée de près, sans doute que le général, choisi dans une ancienne caste plébéienne, et non parmi les ci-devant nobles, sera l'homme du peuple et de la nation toute entière, au lieu d'être l'homme d'un parti : sans doute

que le général, à la fois tacticien, ingénieur et artilleur, tiendra dans son ame, seule, l'origine de tous ses moyens, et qu'il saura les préparer et les employer, sans avoir besoin de conseils ; sans avoir besoin de s'ouvrir à des hommes qui pourroient divulguer ses intentions et contribuer à faire avorter ses projets : sans doute enfin, que ce général, nouveau Marius, saura combattre avec de notables avantages, les Jugurtha que des nobles perfides n'avoient su vaincre, et qu'il exterminera sur les rives de la Seine ou de l'Oise, ces soldats, ces hordes d'esclaves enrégimentés, des Cimbres et des Teutons modernes ; comme le Marius Romain extermina, sur les rivages du Rhône, les essaims barbares de leurs féroces ayeux.

Peuples, choisissez-le tel, ce général. Après l'avoir trouvé, et vous le trouverez, si vous concevez combien il vous importe de ne pas vous méprendre, conservez-le soigneusement. Du choix d'un tel général dépend le succès de vos efforts, dépend le sort de la patrie, de l'univers et de toutes les générations futures.

Quels que soient ses talens, si vous voulez qu'il vous réponde de la victoire, il faut qu'il

puisse l'attendre : les caprices du sort ne permettent pas au plus habile militaire de solliciter tous les jours, et d'obtenir ses faveurs. Pour attendre le moment favorable, il faut, je vous le répète, que Paris soit mis hors d'insulte ; que Paris puisse résister aux forces les plus imposantes. Je vous en indiquerai les moyens (*), je vous démontrerai la certitude du succès dont leur emploi sera couronné, après vous avoir développé ceux qui peuvent servir à suspendre les progrès de vos ennemis, ceux qui doivent servir à reporter la guerre dans leurs foyers, ceux qui peuvent servir à faire lever l'Europe toute entière, tandis que les pièges perfides du comité des traîtres et des parjures Français, partisans de l'Autriche, tourneront contre ceux que ces traîtres vouloient servir, en facilitant leur introduction en France.

(*) J'en ai déjà indiqué les moyens planche V des nouveaux Elémens de Fortification, et surtout dans l'explication raisonnée de cette pl.

Le projet nouveau est tout différent. La comparaison qu'on en pourra faire ne peut que servir à indiquer de nouveaux moyens de perfection.

CHAPITRE II.

Des mesures à prendre pour rendre plus incertaines les démarches des puissances liguées, pour unir nos efforts à ceux des Polonois, et pour se procurer le plus de tems possible, afin de préparer nos moyens de défense.

TANDIS qu'Agatocles, un tyran, mais un tyran qui disposoit des ressources et des moyens d'un peuple libre; étoit assiégé dans sa capitale il sortoit de Syracuse pour aller porter la guerre au sein des états de l'agresseur.

Nous qui ne devons pas connoître, ni ressentir l'influence funeste d'un tyran, serons nous moins magnanimes; sur-tout, lors qu'en portant nos armes, chez nos agresseurs, nous devons rencontrer des alliés puissans qui feront cause commune avec nous; et dont il nous importe de seconder les efforts.

La Prusse arrache des bords de la Baltique ses

régimens Poméraniens, pour grossir les troupes qu'elle envoie contre nous. Tandis que les aigles Prussiennes vont perdre l'énergie de leur vol, et s'abatardir avec ces légions d'Autriche, qu'elles ont fait fuir tant de fois; faisons flotter le pavillon tricolore sur les rivages de la Prusse et de la Poméranie, faisons des descentes sur ces longues côtes, presque sans défense, faisons luire la liberté aux yeux des peuples, faisons-leur connoître quels sont leurs droits. Si sourds au langage des hommes libres, ils joignent leurs armes à celles de leurs oppresseurs; bombardons toutes les places militaires, des possessions Prussiennes, cherchons à prendre sur ces côtes de solides établissemens (*); cherchons à

(*) Cette proposition paroîtra peut-être trop hardie; mais à la fin de cet ouvrage, je développerai quelques-uns des moyens qu'on peut facilement mettre en œuvre. Ces moyens sont où de M. de Montalembert, ou imaginés d'après ceux de ce général, et aussi d'après ceux que le maréchal de Saxe avoit proposé comme un moyen de mettre la Pologne sous le joug. Ce que le guerrier saxon avoit proposé comme un moyen de conquête et d'esclavage, nous saurons le faire servir à la conquête et à la conservation de la liberté. *Etiam ab hoste consilium.*

inquiéter les ennemis déclarés des Polonois, qui sont aussi les nôtres, puisqu'ils envoient contre nous des troupes, en menaçant la Livonie, l'Ingrie, la Carèlie, la Finlande Russe; à bombarder Revel, Narva, Riga, etc. A contenir tout le Nord, à le forcer de se déclarer en faveur des Polonois, et à nous aider à punir Catherine, d'oser envoyer ses hordes sauvages sur les bords du Rhin, soutenir des factieux! Qui sait si la Suéde ne seroient pas tentée de reconquérir ses anciennes possessions, et si d'un autre côté les Ottomans ne chercheroient pas à venger d'anciens outrages et de sanglantes humiliations. Nous verrons ci-après les moyens de les déterminer à cette vigoureuse et utile mesure: pourroient-ils la négliger, s'ils voyoient nos escadres presser les Russes vers le Nord et vers le Midi, tandis que les Polonois victorieux occuperoient, aidés, sans doute, des Suédois, les armées Russes le long des rives du Dnieper, et de la Duna? Pourroient-ils ne pas rougir de leurs défaites en voyant le Danube sans oppresseurs, les Hongrois, prêts à entrer en insurrection, et les troupes Autrichiennes venir chercher leurs tombeaux dans les Catacombes des champs Parisiens?

Tandis que nos escadres porteroient la terreur sur les rivages de la Baltique, qu'un armement suffisant, prêt à porter des secours aux forces françaises, occupées contre les Russes et les Prussiens, inquiéteroient l'Ost-Frise et chercheroient à bombarder ou à prendre Embden; il faudroit sur la Méditerranée, menacer et bombarder à la fois *Trieste* (*), Livourne, Naples, Messine, et toutes les places dont les souverains refuseroient d'accepter une neutralité franche et parfaitement prononcée. Qu'on se rappelle que dans la guerre de sept ans, un commodore anglais, traitant sa montre sur table, un roi de Naples, comme un fameux Romain traita le roi d'Egypte, le força honteusement à signer une neutralité qui d'abord n'entroit pas dans ses vues.

Une négociation facile avec le Divan, qui

(*) Les Hollandois projettoient de le faire, si la guerre au sujet de l'ouverture de l'Escaut eût éclaté. Nous avons bien plus de facilité que ces républicains, indignement asservis sous un joug qu'ils détestent et dont ils rougissent, n'en avoient pour une pareille expédition. Toulon, sans doute, est beaucoup plus près des endroits à bombarder que Flessingue ou Roterdam.

ne peut voir que d'un œil inquiet, l'origine d'une marine Russe dans la Mer Noire, doit nous ouvrir le chemin de la Crimée, et nous donner toute facilite; pour détruire les établissemens des Russes, bombarder Cherson et chercher à seconder les opérations militaires des Polonois. Les développemens des moyens à employer, pour leur porter des secours d'armes et de munitions de guerre, ne peuvent trouver place ici, non plus que ceux qu'on peut mettre en usage, soit pour ruiner la marine Russe de la Mer Noire, soit pour faire soulever les Hordes de Calmouks et de Tartares, qui sont entre l'Euxin et la Caspienne, et s'emparer d'Astrakan; dut-on employer les moyens peu connus, mais infaillibles, de créer un ou plusieurs Pugatchew; et de les diriger mieux que ne le fut l'homme de ce nom, qui donna tant d'inquiétudes aux Russes, en 1776. Il ne faut pas perdre de vue, que Pugatchew auroit opéré une scission de l'empire Russe, s'il ne l'eut détruit; qu'il auroit monté sur le trône, si l'on eût mieux choisi les hommes chargés de le diriger, si l'on eût mieux choisi les Français chargés de jetter le désordre dans les troupes Russes, envoyées contre ce Pugatchew, à l'instant du combat.

Comme

Comme celui que doivent causer des patriotes qui, dans ce dessein, se sont mêlés parmi les troupes des émigrés, etc.

CHAPITRE III.

CONTINUATION du chapitre précédent. Développement des principaux moyens indiqués. Négociations avec plusieurs puissances. Attaques dirigées contre les Russes, dans le nord extrême de l'Europe, et vers le nord-est de l'Asie.

En faisant le dénombrement de tous les points tangibles par mer, par lesquels nous pouvons blesser nos ennemis, nous ne prétendons pas insinuer que la France doive faire un étalage immense et prodigieusement dispendieux, de forces navales. Deux escadres d'une certaine force sont nécessaires; celle de la Baltique et celle de la Mer noire. Une troisième, mais seulement d'observation, du moins dans le début, seroit utile sur l'Océan germanique, soit pour faire passer des secours prompts à

l'escadre de la Baltique, soit pour appuyer les entreprises contre Embden, et celles dont nous allons parler, soit même pour surveiller les puissances navales et les déterminer à la neutralité. Les mêmes motifs pourroient déterminer à en stationner une dans la Méditerranée, ou dans le golfe Adriatique, pour surveiller l'Espagne, Naples et sur-tout les Vénitiens : la crainte pourroit, contre leurs plus chers intérêts, faire pencher ces derniers en faveur de la Maison d'Autriche.

Une escadre à l'ouvert du golphe Adriatique, non-seulement imprimeroit une crainte plus salutaire aux Vénitiens, mais encore soutiendroit celle destinée à agir contre Trieste et les territoires hongrois ou autrichiens qui seroient accessibles aux entreprises maritimes.

Toutes les autres escadres ne seroient, à proprement parler, que des armemens comme ceux qu'on ordonne pour châtier des corsaires; même celle que je voudrois qu'on destina pour aller brûler, le plus promptement possible, l'année prochaine, les établissemens de la marine Russe à Archangel, en même tems qu'on rançonneroit tous les établissemens de cette nation, qui sont sur les rives de la mer

Blanche et sur les côtes voisines de cette mer.

Tandis qu'on environneroit, dans toutes les mers d'Europe et de l'Asie occidentale, les côtes des états de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, de craintes de toutes espèces et des effets de la vengeance d'hommes libres, outragés et troublés dans leurs droits, il seroit digne des François de porter leurs efforts dans les régions orientales de la Russie asiatique; sur les rivages du grand golphe d'Occhota, et de la presqu'île du Kamchatca.

Ces pays renferment, par milliers, ainsi que les immenses régions de la Syberie qui les touchent, des victimes malheureuses du despotisme russe. Les êtres infortunés qui peuplent ces vastes bastilles, sont composés d'hommes de toutes nations; il s'y trouve, indépendamment des Russes, des Turcs, des Tartares, des Suédois, des Polonois, des François même pris en combattant pour les Turcs, ou pour les Polonois, en faveur de la liberté. Qui sait jusqu'à quel point l'on pourroit, de ce côté, grossir le nombre des ennemis de la Russie, si l'on y envoyoit des hommes intelligens? Qui sait jusqu'à quel point on pourroit réveiller les ressentimens des Chinois et des Mantcheoux

du côté de Nerstching (*où les armes des Russes éprouvèrent, il y a quelques années, des revers qui amenèrent une prompte pacification*). Si l'on sollicitoit, par les moyens convenables, la cour de Pekin, et si ces sollicitations étoient appuyées par le développement d'une partie suffisante de nos forces maritimes, dans ces mers orientales. Il ne faudroit pas, au reste, beaucoup d'efforts pour causer de grands ébranlemens et de grandes inquiétudes dans l'Empire Russe ; mais il faudroit plus que le nécessaire pour appuyer nos négociations auprès du gouvernement Mantcheoux-Chinois, et pour assurer pleinement le succès d'une expédition qui pourroit causer les plus grandes inquiétudes et les plus grands déchiremens dans l'Empire Russe.

Que nous parvenions, ou non, à déterminer la cour de Pékin à une prise d'armes, pour soutenir les efforts que ne manqueroient pas de faire les exilés de Sybérie : si nous leur fournissons les moyens qui leur manquent, si nous soutenons leur courage par la station d'une escadre dans le golphe d'Ochota, et par l'occupement solide des points les plus avantageux de ses rivages et des côtes de la presqu'île

de Kamchatka ; ces exilés, sans autres secours, doivent, s'ils sont bien conduits, se rendre maîtres de toute l'Asie septentrionale, et faire trembler l'Empire Russe jusqu'à Casan, Astracan et Moscow ; si sur-tout nous agissions dans la Mer Noire. Ils le pourront d'autant mieux faire, qu'ils auront des moyens, on pourroit même les leur indiquer, de faire alliance avec les différentes peuplades des Tartares du centre de l'Asie, toutes guerrières, toutes indépendantes, toutes craignant également l'ambition et le despotisme de la Russie. Les mouvemens imprimés des parties orientales de l'Empire Russe exciteroient des commotions d'autant plus violentes et d'autant plus vives, qu'on parviendroit plus complètement à agiter les peuples du Cuban, et de tous les pays situés entre le Tanaïs et le Volga, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Ces commotions seroient d'autant plus violentes, que la présence d'une escadre françoise, capable d'anéantir la marine Russe dans la mer Noire, pourroit, ainsi que les efforts des Polonois, déterminer les hostilités des Turcs contre la Crimée et les autres conquêtes des Russes.

Si les hommes de nos jours n'étoient point

toujours étonnés des grandes choses, ou si le génie de la liberté avoit suffisamment aggrandi nos ames et nos conceptions, je dirois à ceux de mes concitoyens chargés de diriger les opérations: pénétrez à travers la mer Caspienne, pénétrez à travers les provinces de la Perse qui sont au midi de cette mer, pour vous lier avec les Tartares qui habitent entre ses rives orientales et les sources du Gange: tout en armant des ennemis puissans et nombreux contre vos aggresseurs, tout en vous mettant à portée d'imprimer à vos vengeances, ce caractère de grandeur qui convient à ce qu'entreprend un peuple libre, ainsi qu'à l'imposante majesté du développement de ses immenses moyens; tachez de vous ouvrir de nouveaux débouchés, pour les trésors de votre sol et de votre industrie; faites-vous des amis, des alliés de tous ces peuples agrestes qui n'ont de barbare que le nom, et dont la bonne foi originelle n'a pas encore été corrompue par la diplomatie européenne, ni travaillée par les vils esclaves des despotes: enfin, je leur dirois: ne vous laissez point intimider par les difficultés; elles disparoissent sous les efforts du zèle et devant le souffle des hommes libres: songez que les flibustiers, pour l'amour

du gain, firent des choses plus étonnantes et de plus grands efforts! Des François régénérés feroient-ils moins que des pirates, l'écume de leur nation, en combattant tout-à-la-fois pour s'assurer la liberté qui est sans prix, pour propager cette liberté, et (*si toutefois l'on peut parler du gain apres ces grands objets*) pour s'assurer les immenses profits d'un commerce dont ils auroient ouverts les sources; sources qui seroient aussi pures qu'abondantes.

Après nous être occupés des régions lointaines, jettons un coup-d'œil vers les princes qui règnent sur des peuples qui sont plus prés de nous, et que le fanatisme de la servitude que la crainte peut-être, ou même des relations fallacieuses de ce qui se passoit en Francc, ont fait entrer dans la ligue des tyrans.

La Prusse d'abord agissant contre ses intérêts éternels, ne peut être véritablement l'alliée de l'Autriche et de la Russie: elle seroit promptement ébranlée, si tout en tenant la foudre d'une main, et lui faisant vivement sentir ce que nous pouvons faire pour lui nuire, nous lui faisions clairement appercevoir de l'autre, les avantages que nous sommes en état de réaliser en sa faveur.

Avant d'entrer dans aucun détail à ce sujet, qu'on me permette de discuter un bruit sourd qui se répand, quelques efforts qu'on fasse, et qui, répendu sans correctif, pourroit nous entretenir dans une sécurité qui nous deviendroit funeste.

On dit que, par une politique insidieuse pour ses monstrueux alliés, la cour de Prusse tient ses forces et celles de ses auxiliaires habituels, à portée de fermer le retour aux troupes autrichiennes qui seront assez téméraires pour entrer en France, et de soutenir même les mouvemens que doivent tenter les émigrés, du moins le plus grand nombre d'entr'eux, pour seconder les efforts des armées françoises, afin de mériter leur pardon par un service signalé rendu à leur patrie, afin de satisfaire, en même tems, leurs desirs de vengeance, provoqués par les méfiances, par les longues humiliations, et par les outrages qu'ils ont reçus des puissances coalisées. Les Prussiens, dit-on, veulent abattre, sans coup férir, la puissance colossale d'une maison ambitieuse et puissante dont ils ont tout à craindre. Cela pourroit être vrai de la part du plus grand nombre des émigrés qui ont été joués par les principaux

d'entr'eux : cela pourroit être vrai de la part même des Prussiens ; mais ne nous y fions pas. Les princes, en ce moment, paroissent moins appercevoir leurs plus chers intérêts, qu'être frappés de vertige : ainsi, ne nous reposons que sur nous-mêmes des moyens de repousser la force par la force. Ne négligeons toutefois aucuns des moyens de rendre notre vengeance plus éclatante, de multiplier nos alliés, de perpétuer les défiances qui déjà se manifestent dans ces rassemblemens de tant d'hommes divisés par des intérêts si compliqués et si différens les uns des autres : ne négligeons rien pour provoquer, parmi nos ennemis, ces grandes scissions qui doivent assurer nos triomphes, en les rendant plus faciles et moins sanglans, entretenons des intelligences nombreuses parmi les émigrés, sans cesser de craindre les effets des séductions des princes, et sur-tout sans cesser de prévoir l'impossiblilité, où sans doute on les réduira, de pouvoir rien tenter. Les puissances coalisées s'apperçoivent déjà que les émigrés qui n'ont pas perdu le sens, sont actuellement persuadés que le joug que la ligue veut imposer aux François, doit peser sur les uns et sur les autres, que les pillages et les dépréda-

tions des armées étrangères s'étendront sur leurs biens autant que sur les biens des patriotes. Cependant, si les Prussiens étoient dans l'intention d'agir d'après les vues de la politique qu'on leur suppose, les émigrés repentans pourroient agir pour assurer leur diversion et les Prussiens procureroient à des François égarés les moyens d'effacer leur crime et leur honte, par de grands et par d'éclatans services. Voyons quels moyens déterminans on pourroit employer, pour engager les Prussiens à faire cause commune avec les François amis de la liberté, contre les Russes et les Autrichiens.

En indiquant les vrais intérêts des Prussiens, on indique le plan d'après lequel on pourroit entamer des négociations dont on a les moyens de rendre le succès infaillible : ne perdons pas de vue qu'en flattant l'ambition de ceux des alliés qui consentiroient à rester neutres, il faut tout faire craindre à ceux qui continueroient une injuste aggression. On dira que la France a renoncé aux conquêtes. . . . je répondrai que les puissances coalisées n'y ont pas renoncé ; je répondrai, avec Montesquieu, que dans les tems de calamité, les peuples les

plus libres, les plus attachés à l'exécution stricte des loix, les peuples les plus sages en un mot, jettoient un voile sur les loix comme dans nos temples nous les jettions sur les images de la divinité; je répondrai enfin, que le salut du peuple est la suprême loi. Eh! qu'importe à des esclaves de changer de joug? Si l'on rend pour eux ce joug moins pesant, comme on le peut faire, n'ont-ils pas tout à gagner?

La Prusse doit désirer, tant pour elle que pour ses alliés, des aggrandissemens qui la mettent en état de balancer la puissance formidable des deux cours impériales de Pétersbourg et de Vienne ; et pour augmenter, en sa faveur, l'efficacité de ces aggrandissemens, elle doit désirer le démembrement des Etats de l'Autriche et de la Russie. Une seule et même opération peut remplir ce vaste objet; elle peut davantage: elle peut enflammer les polonois d'un amour plus brûlant pour la liberté.

En commençant cette guerre il faut prendre la résolution de faire restituer à la Pologne tout ce que l'Autriche et la Russie lui ont arraché par ce partage de brigands, que les cours coalisées veulent, en ce moment, renouveller à-la-

fois, aux dépens de la France et de la Pologne; il faut faire consentir cette république à laisser aux Prussiens ce qu'ils ont, si ceux-ci, toute-fois, leur prêtent, ainsi qu'aux François, l'appui de leurs armes, tant pour chasser les Russes et les Autrichiens de ce qu'ils possèdent, que pour s'assurer des territoires qui sont entre le Dnieper, la Moldavie et la mer noire. Dès-lors, les Polonois au moyen des fleuves qui versent dans cette mer, acquereroient des débouchés vers le midi: ces débouchés serviroient à enrichir leur pays, par l'extradition plus facile de leurs productions; ils établiroient, si cela convenoit au maintien de leur indépendance politique, une marine qui, seule, ou de concert avec celle des Turcs, pourroit servir à réprimer celle des Russes, si toute-fois ils tentoient de la rétablir: ce que seroient à portée d'empêcher les Turcs au moyen de l'alliance de la France et des Polonois.

Du côté de l'Allemagne, la sécularisation de ces foules de souverains archevêques, évêques, abbés et des électeurs ecclésiastiques, peut procurer, non seulement un aggrandissement à la Prusse, au duc de Brunswick, au landgrave de Hesse, au prince de Wirtenberg, à l'électeur d'Hanovre, mais encore servir à former

des électorats aux Rois de Dannemarck et de Suède, ainsi qu'aux Stadhouder. Cette riche dépouille des tyrans mitrés de la Germanie ; peut satisfaire plus d'un souverain, peut tenter plus d'un des princes coalisés, de devenir l'allié de la France et de la Pologne. Enfin, la succession éventuelle de la Pologne, si toutefois il n'étoit pas plus juste et plus naturel, de l'accorder à celui d'entre les Polonois qui secondera le plus grandement, les efforts du Roi patriote qui tient, en ce moment, les rênes de l'administration, peut tenter encore, soit le duc de Brunswick, soit les électeurs de Hanovre ou de Brandebourg, du moins pour l'un de leurs enfans ; toutefois en garantissant l'indépendance complette des Polonois, ainsi que la liberté individuelle de chacun des membres de leur empire.

Il y auroit un très-grand mémoire à faire pour développer les moyens d'exécution qui assureroient une prompte réussite, et dont le premier emploi jetteroit de prime abord de l'incertitude, de la lenteur et de l'embarras dans les démarches des confédérés, et donneroient le tems de mettre Paris à couvert de toutes tentatives hostiles ; mais je me hâte d'ex-

poser les vues générales, pour venir promptement au but principal, la défense de Paris. Dans un moment aussi pressant que celui dans lequel nous nous trouvons, il faut être sobre de paroles; il faut plus agir que parler: en dissertant trop longuement, auroit-on le tems d'agir? Je le répète, en proposant de faire changer les peuples de maîtres, il est question d'améliorer leur sort. Les prêtres, ces grands agitateurs de tous les mouvemens, réduits à l'impuissance de malfaire, et désormais bornés à l'état humble et modeste qui convient à leur ministère, payeroient, de leurs biens temporels, les frais de ces grands changemens qu'ils ont tant et si long-tems provoqués. Mais la France doit se réserver d'avoir le Rhin pour barrière, tout le long du cours de ce fleuve, jusqu'à l'entrée de ses eaux dans les Provinces-Unies; soit qu'elle engage les peuples de ces vastes pays à se ranger sous ses loix (*eh! où en pourroient-ils trouver de meilleures?*) soit qu'elle se contente d'occuper les forteresses situées sur ce fleuve, aux mêmes titres et conditions que les Hollandois ont occupés presque jusqu'à ces jours, les places de barrières dans les parties des Pays-Bas, restées,

pour le malheur de l'Europe, autant que pour celui de ces pays, sous le joug de la maison d'Autriche, pour n'être que des moyens et des causes de guerre.

L'Angleterre et la Hollande devroient être naturellement portées à s'intéresser aux succès des peuples libres, et cela seroit, si l'influence des cours de Saint-James et de la Haye ne contrarioient les élans des ames libres, et si l'intérêt, ce grand motif des nations commerçantes, ne secondoit les vûes des deux cours.

Nous avons indiqué les moyens d'intéresser les princes, par l'aggrandissement de l'électorat de Hanovre, en faveur du Roi d'Angleterre, et par la création d'un électorat en faveur du Stadhouder, il faut montrer comment on pourroit intéresser les peuples.

L'Espagne, Naples, la Sardaigne et Venise paroissent avoir des desseins hostiles : tous les manifesteront, ou seulement quelques-uns. Si c'étoit l'Espagne, on pourroit seconder l'Angleterre et la Hollande, pour leur faire faire l'acquisition, ou plutôt la conquête des îles Majorque et Minorque ; si c'étoit le prince de Piémont, par l'acquisition de la Sardaigne ; si c'étoit Naples, par l'acquisition

de la Sicile ; si c'étoit Vénise, par celle de Zante et de Céphalonie : si enfin c'étoient plusieurs de ces puissances, comme la moisson des conquêtes seroit immense, on pourroit proposer à la Russie (dont on connoît le désir extrême d'avoir une possession et un port dans la Méditerranée) d'entrer dans ce partage, à condition qu'elle consentiroit à terminer à l'amiable avec les Polonois ; alors elle acquéreroit, de notre consentement et par notre appui, ce bien si désiré. Comme les princes n'ont d'autre guide que leur ambition, on peut compter qu'en proposant à la Russie de lui faciliter, de toutes nos forces, une conquête importante autant qu'aisée, dans la Méditerranée, et tout-à-la-fois en la menaçant de tous les côtés, comme nous l'avons proposé ; cette puissance pourroit avoir un très-pressant et très-grand intérêt à finir ses débats avec les Polonois : elle pourroit même abandonner l'alliance de la Maison d'Autriche, qui, n'ayant et ne pouvant avoir aucune influence sur les opérations navales, ne facilitera jamais à la Russie les moyens d'aggrandir ses relations commerciales. Ces relations cependant peuvent seules donner quelqu'importance à la posses-

sion

sion des vastes deserts qui sont sous sa domination.

Si le tems permettoit de plus longs développemens, je pourrois prouver aux lecteurs les plus habitués à regarder comme les derniers efforts de la politique, etc., les petits et minutieux moyens qu'ont toujours seuls employés les Mirmidons qui nous ont servi de ministres, combien il me seroit facile d'entamer les expéditions, ainsi que les négociations dont il vient d'être question dans les chapitres précédens, avant qu'aucunes opérations militaires décisives aient pu être commencées : je pourrois prouver combien, quels que soient les événemens, il me seroit facile de remplir la plus grande partie des vues que j'ai exposé. Mais peut-être (et la chose n'est pas même très-certaine) approuvera-t-on mes vues, et chargera-t-on de leur exécution des hommes intéressés à faire manquer la réussite des diverses opérations, ou qui n'auront pas le talent de les apprécier : peut-être même ne tentera-t-on rien de ce que je propose! Depuis long-tems les François, pris collectivement, peuvent se dire ce que Médée disoit d'elle-même : *video meliora proboque, deteriora sequor*. Mais, en continuant à agir ainsi,

ils peuvent se trouver précipités dans des abîmes de malheurs.

Rien n'est encore désespéré ; la foule de leurs aggresseurs fut-elle du double plus considérable, les François peuvent sceller leur indépendance politique, de la manière la plus brillante et la plus glorieuse, s'ils veulent bien choisir. C'est de leurs choix que va dépendre leur sort, le sort de l'humanité entière et le sort de toutes les races futures : c'est encore de l'emploi, plus ou moins grand, qu'ils vont faire de leurs moyens. Quel que soit cet emploi, quel que soit le choix des hommes qui doivent diriger l'usage de ces moyens, remplissons nos devoirs de citoyen, remplissons la tâche que nous nous sommes imposés de trouver, d'indiquer, un plan de défense pour Paris, comme pour toutes les parties menacées de l'Empire dont cette ville est comme le centre de mouvement et d'activité, en même tems qu'elle est le foyer des lumières et de la liberté.

Ce plan ne ressemblera pas, à ce qu'on a coutume de faire ; dès-lors, il doit d'autant plus inquiéter l'ennemi, il doit d'autant plus efficacement contrarier ses projets et ses ef-

forts. C'est cependant peut-être par cela même qui devroit en solliciter l'adoption, qu'on essayera d'en attenuer l'efficace bonté. Il sera critiqué par ceux qui voudront proposer quelque chose de leur façon, par ceux qui sont incapables de rien produire, par les mauvais citoyens... C'est contre les clameurs de toutes ces hordes d'hommes, mus par des intérêts si différens, qu'il faut que les amis de la chose publique le soutiennent, le défendent et le maintiennent.

CHAPITRE IV.

Examen des avantages de l'ennemi. Examen des avantages qui sont propres aux Patriotes François. Résultats de ces examens. Manière d'enchaîner les hazards de la guerre dans l'offensive et dans la défensive générale et particulière. Exemples et autorités remarquables.

Avant d'exposer le plan de défensive et d'offensive, relatif au systême de guerre que nous proposons pour la France, il est bon de nous livrer à l'examen des moyens de l'ennemi, ainsi que de ses avantages. De cet examen, résultera une plus grande certitude que les succès des armes françoises couronneront nos espérances, en procurant à nos guerriers l'emploi le plus utile de leurs avantages, et les occasions les plus nombreuses de s'en prévaloir, contre un ennemi qui en est dépourvu,

ou qui ne peut les avoir au même dégré d'abondance et de plénitude.

Les adversaires que nous avons à combattre ont une excellente et nombreuse cavalerie ; ils ont une infanterie manœuvrière et parfaitement exercée, qui est beaucoup plus propre aux actions générales, aux batailles, qu'aux affaires de poste : il faut donc réduire nos ennemis à des affaires de poste (1), et éviter très-soigneusement les batailles, et tous les engagemens généraux et décisifs. Nous avons une bonne artillerie, et les artilleurs les plus habiles de l'Europe ; nous avons les ingénieurs les plus instruits comme les plus propres, sinon à perfectionner les grandes fortifications (2), du moins à créer des places du

(1) Le maréchal de Saxe a consigné, dans ses rêveries, une pareille doctrine ; il l'appuye sur des faits incontestables et sur les plus nombreuses observations.

(2) Le contraire seroit, s'ils étoient moins subjugués par l'esprit de corps, et s'ils cessoient de repousser, comme ils font, tout ce qui peut servir à démontrer la défectuosité de leurs anciennes routines : alors, ils seroient excellens dans tous les genres.

moment, des postes faits pour arrêter l'ennemi à chaque pas; nous avons enfin les troupes, sinon les plus disciplinées, du moins les plus propres à la défense, ainsi qu'à l'attaque des postes fortifiés: il faut donc multiplier ces postes sur tous les points accessibles à l'ennemi; il faut les désigner à l'avance, comme points de rassemblement, aux gardes nationales des régions voisines, il faut multiplier notre artillerie; il faut opposer par-tout cette arme à nos aggresseurs. Il auroit fallu, depuis long-tems, créer une artillerie à cheval, aussi nombreuse que formidable (*); il auroit fallu

(*) Je l'ai proposé deux fois à l'Assemblée Nationale, le 20 Décembre de l'année dernière, et dans les premiers jours de Février, en réclamant la priorité sur le ministre Narbonne, qui d'après moi, l'avoit proposé comme s'il en eût été l'auteur. Les journaux, la première fois, tronquèrent ma pétition: plusieurs en rendirent compte de la manière la plus absurde tout en convenant que j'avois été applaudi; ce qui étoit insulter le public en supposant qu'il pouvoit applaudir à des inepties; les journaux en substituèrent à la place de ce que j'avois dit! La seconde fois, ils parurent se donner le mot pour n'en point parler,

faire fondre des canons des plus gros calibres de campagne, et même du 16 ou du 18 léger; au lieu de faire faire tant de mauvaises piques, tant de travaux inutiles si impertinemment dénommés travaux de charité; il auroit fallu faire fabriquer des armes à feu portatives, non-seulement par toutes les manufactures, mais encore par tous les maîtres arquebusiers; il auroit fallu faire usage des moyens que j'ai indiqués différentes fois, notamment pag. 39 du Manuel du citoyen armé de pique (*Paris, chez Buisson*). Mais la plûpart des membres de l'Assemblée Nationale, même ceux qui passent pour les plus patriotes, la plûpart des fonction-

comme pour empêcher une mesure utile à la chose commune. . . . . . Lorsque tous rendirent compte de la demande de nouveaux secours, faite par M. Latude, immédiatement après que j'eus parlé; lorsque tous, journellement, ils ne se lassent point de rendre compte des agitations oiseuses du patriote Palloy; et cela jusques à la société. Cependant, avec ces médailles, avec ses petites bastilles, le patriote Palloy fera-t-il rebrousser chemin aux Russes, aux Autrichiens, aux Prussiens, etc.? ô mes chers Fraçois! ô Parisiens! à quoi pensez-vous?

naires publics sont de glace aux vérités utiles ! On diroit que jaloux de montrer, contre l'évidence, que les choix qu'on a fait d'eux, étoient déterminés par leurs talens, ils seroient fâchés de voir l'état sauvé par d'autres que par eux. Malgré le renouvellement bisannuel de ses membres, l'Assemblée, soit dans ses comités, soit dans son ensemble, paroît se laisser subjuguer par un esprit de corps, aussi étrange qu'étonnant. La plûpart de ses membres, dès qu'ils sont élus, ne se croyent plus faits pour écouter ceux de leurs concitoyens qui pourront les éclipser, ou les surpasser de beaucoup, quand leur tour sera venu : ils oublient que ce sont les lumières générales, que ce sont les travaux des gens de lettres, qui les ont guidés, quand ils ont suivis la bonne route. Mais, quelle que soit leur insouciance pour les choses utiles, et trop souvent leur ardeur pour des futilités, revenons à la défense de l'empire et de Paris. En empêchant l'ennemi de pénétrer et d'influencer notre révolution, nous nous donnerons le tems de préparer, par de meilleurs choix, un ordre de choses plus satisfaisant, nous donnerons le tems aux bons écrivains de combattre les influences funestes du dévelop-

pement de cette aristocratie des représentans; qui les empêche si souvent de marcher à la lueur des lumières générales.

Il résulte des observations par lesquelles nous avons commencé ce chapitre, que nous enlevons à nos ennemis la plus grande partie de leurs avantages, en les réduisant à ne pouvoir faire un pas sans avoir des postes à forcer : nous rendons inutiles leurs corps nombreux de cavalerie de toutes espèces, uous éludons l'ascendant d'une infanterie manœuvrière, sur une qui ne l'est pas autant. Pour nous, nous mettons en action ce que nous avons de plus invincible, et nos moyens les plus puissans: nous nous mettons dans le cas de nous passer d'une cavalerie aussi formidable que celle de nos ennemis, et de faire combattre notre nombreuse infanterie, de la manière qui convient le plus à sa constitution, à sa manière de combattre et au génie des hommes qui la composent. Nous allons entrer dans les détails qui nous sont propres, sur la maniere d'employer, le plus utilement, nos différens moyens. En faisant valoir les avantages des redoutes bien placées, on doit rappeler à tous les lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec l'histoire militaire,

que deux lignes de redoutes mal façonnées, et sans doute assez médiocrement employées par les Russes, qui alors n'étoient, en aucune manière, disciplinés, et qui étoient encore plus barbares et plus ignorans qu'ils ne le sont en ce moment, firent écrâser l'infanterie de l'armée suédoise, aguerrie par mille victoires, et conduite par Charles XII, un des plus grands généraux de ce siècle : il fut complètement défait. Les Français, même ceux qui ne seroient que depuis quelques jours dans les bataillons de volontaires ou de gardes nationaux, sont mille fois plus militaires que les Russes n'étoient alors, et ceux qui les attaquèront ne sont pas, à beaucoup près, les Suédois de Charles XII : les redoutes que je propose sont bien autrement résistantes que celles employées par les Russes ; dès-lors, on voit combien les Français doivent avoir d'espoir, et d'espoir bien fondé, de faire de vigoureuses résistances, à l'aide de ces ouvrages (*).

(*) En attendant que je puisse développer les avantages des nouvelles redoutes que je propose, ce qu'on ne peut faire qu'au moyen de planches gravées, les lecteurs curieux de connoître ce qu'il

J'ai dit ailleurs (*), et on ne sauroit trop le répéter, qu'il seroit à désirer qu'il fût établi,

y a de mieux, en ce genre, peuvent consulter, 1°. mes nouveaux Elémens de fortification; 2°. les planches (*ainsi que leur description, etc.*) que j'ai ajoutées à la nouvelle édition de Gaudi, ouvrage recommandé aux gardes nationales, par le comité militaire, et par les rédacteurs de l'instruction pour la force armée, (*à Paris, chez Firmin Didot*): ils peuvent encore consulter, dans la Fortification perpendiculaire de M. de Montalembert, les planches I, II, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X et XI du deuxième volume; la pl. III du du troisième, et les pl. I, II, III et XI du quatrième volume. On trouve ces ouvrages aux mêmes adresses que celui-ci.

(*) Voyez la partie supplémentaire de Gaudi, page 160 et suivantes, de la nouvelle édition. Cet ouvrage, dans lequel on donne des moyens faciles et à portée de tout le monde, de mettre en état de défense un poste, une maison, une grange, une église, un cimetière, etc., devient un manuel nécessaire, et même indispensable, pour tout citoyen jaloux de conserver et de défendre, avec ses propriétés et sa liberté, la souveraineté du peuple dont il fait partie. Un pareil ouvrage, dans les circonstances, est le plus utile des livres, on peut dire le plus indispensable.

sur toute la frontière, une ligne de redoutes, comme celle qui fut établie, en 1733, tout le long du Rhin, en Alsace. L'excellence d'une pareille mesure fut prouvée, non-seulement par les avantages qu'on en tira, mais encore par les soins qu'on se donna, en 1743, pour la rétablir, lorsque les armés de Noailles et de Coigny s'efforçoient de couvrir la basse Alsace. Il ne faut pas croire qu'un fleuve comme le Rhin soit indispensable pour lier les parties séparées (*chacune des redoutes*) d'un pareil dispositif de défense; souvent le plus foible courant, gonflé par des retenues bien disposées et coupées de watterguans, vaudroit mieux qu'un fleuve. Quand on manqueroit de cette avance, faite par la nature, on pourroit, de distance en distance, en arrière de la première ligne, construire quelques fortins. Dans tous les cas, ces chaînes de redoutes pourroient établir une correspondance réciproque entre les places, en rendre l'investissement presqu'impossible, les secours plus assurés. Les résistances dont chacune des places est susceptible, formeroient un ensemble redoutable, dont toutes les parties seroient intimement liées, et se prêteroient un mutuel appui. Les convois marcheroient ainsi

que leurs escortes, à l'abri de ces séries de redoutes, qui se soutiendroient réciproquement : toutes seroient fortes, non-seulement des moyens qui leur seroient propres, mais encore de ceux des redoutes collatérales, de ceux des places auxquelles elles seroient appuyées par les flancs, ou dont elles seroient soutenues sur leurs derrières.

Si l'ennemi tentoit de percer; au moyen des signaux qui seroient convenus, dont il y auroit un établissement dans chaque redoute, et qui se répéteroient, en un instant, de l'extrémité d'une frontière à l'autre, on sauroit non-seulement cet événement, mais on pourroit apprendre encore où il auroit eu lieu, de manière à pouvoir agir en conséquence. Mais comment l'ennemi oseroit-il percer? Est-ce en s'emparant d'une ou plusieurs redoutes, ou en passant entre deux d'entr'elles? Nous prions nos lecteurs de suivre, avec toute l'attention dont ils sont susceptibles, les détails dans lesquels nous allons entrer; ils sont importans, non pas seulement parce qu'ils sont nouveaux, non pas seulement parce qu'ils sont faits pour changer absolument le système de guerre moderne, mais parce qu'ils peuvent sauver la pa-

trie en danger; mais parce qu'ils peuvent faire repentir nos adversaires de leur injuste agression, et nous procurer les moyens de consolider notre liberté, et d'appeler, dans notre patrie, le bonheur que les dissentions en ont écarté.

L'ennemi peut venir, toutefois en donnant beaucoup aux hazards, et il paroît qu'il compte jouer, comme l'on dit, le tout pour le tout; l'ennemi donc peut venir par trois points : les routes qu'il peut suivre se réunissent, soit à Compiègne, soit à Soissons. De ces villes à Paris, deux de ces trois routes se réunissent, ce qui les réduit à deux. Il ne peut passer que vers les extrémités de la ligne de défense, qu'on peut facilement établir de l'une à l'autre de ces villes, au moyen de la rivière d'Aisne.

Le long des routes prévues, qu'il peut tenir, il faut établir trois chaînes de redoutes, depuis la frontière jusqu'aux limites du département de Paris (*); de manière que le camp de Sois-

(*) On va voir, lorsqu'il sera question de la défense de Paris, que les retranchemens proposés pour fortifier les avenues de cette grande ville, seroient en avant de Saint-Denis, etc. Nous avons

sons, en supposant l'armée, comme cela doit être, à portée de prolonger rapidement la ligne de défense établie le long de la rivière d'Aisne, (*de Compiègne à Soissons*), se trouveroient entre les deux chaînes de redoutes, qui, de ces villes, viendroient appuyer au systême de défense qui doit couvrir Paris.

Ces séries de redoutes, dont toutes les parties qui les composent peuvent être faites à la fois, et en peu de jours, seroient encore plus

dit que de Compiègne et de Soissons, les trois routes que peut prendre l'ennemi se réduisent à deux; dès-lors, depuis ces villes, il n'y aura plus que deux chaînes de redoutes. Elles appuyeront dans tous les cas, et dans tous ses mouvemens, l'armée campée sur les rives de l'Aisne.

On dira peut-être que voilà bien des redoutes, et on croira me faire une puissante objection, car les gens ineptes croyent toujours embarrasser les autres avec ce qui les embarrasse : moi je répondrai, que les dépenses qu'elles occasionneront ne seront rien au prix de ce que les armées ennemies nous extorqueroient et pilleroient, si nous leur laissions prendre leurs avantages, et si nous ne nous mettions en état de les exterminer, ou de leur faire mettre bas les armes.

avantageuses que celles qui lieroient nos places de première ligne. Si l'ennemi perçoit l'enceinte qui doit couvrir nos frontières, non-seulement sa manœuvre et son audace seroient connues sur toute l'étendue des frontières, de Dunkerque à Huningue, mais encore elles le seroient à Paris, presqu'en un moment.

De tous les points de l'empire, les gardes nationales peuvent accourir en armes, et se porter; soit au camp de l'Aisne, soit vers le corps d'armée qui seroient les plus à portée de la trouée par laquelle l'ennemi auroit franchi nos limites, soit vers chacune des redoutes qui formeroient la communication de Paris aux frontières; soit même à quelque distance et parallèlement aux prolongemens de ces chaînes de redoutes, sur des points prévus, que l'on pourroit leur désigner comme lieux de rassemblemens.

Examinons ce que l'ennemi pourra faire, pour mieux concevoir le parti que nous devons tirer du dispositif que nous venons d'esquisser.

Il y a tout à parier qu'il ne se jettera pas dans les entonnoirs formés par les lignes de redoutes, et qu'il les prolongera extérieurement

ment à une certaine distance. Il ne pourra le faire sans prêter le flanc à ces communications, ainsi qu'aux troupes qui seront dans les régions qu'elles enfermeront et qu'elles couvriront ; il ne pourra le faire sans s'écarter de sa route ; il ne pourra le faire, ni s'écarter de sa route, sans prêter le flanc aux troupes qui accoureront pour se porter vers les communications couvertes et établies par les chaînes de redoutes, ou même sur des points extérieurs à ces communications, choisis et indiqués de manière à pouvoir resserrer l'ennemi, et à pouvoir agir de deux côtés à la fois sur sa ligne d'opérations (*). Les attaquera-t-il les unes après les autres ? Mais alors il perdroit un monde effroyable, et n'arriveroit pas de trois ans à Paris ; cependant, on peut facilement

(*) Que les lecteurs curieux de s'instruire, consultent l'ouvrage excellent du général Loïd ; ils verront combien c'est un moyen certain de nuire à l'ennemi, que d'agir sur sa ligne d'opérations militaires. Combien une ligne de cent lieues n'offre-t-elle pas de points tangibles, sur-tout lorsque dans toute cette étendue, elle est cotoyée par une ligne défensive, formée par des redoutes inforçables, garnies d'artillerie à portée de se

prouver que les confédérés sont perdus, si on les oblige à risquer la campagne prochaine. Au reste, ils ne pourroient pas même espérer de le pouvoir tenter, si le roi de Prusse, comme nous l'avons déjà insinué, d'après les autorités les plus respectables, étoit venu dans le dessein d'engager les Autrichiens, de manière à ce qu'ils ne puissent plus s'en dédire, à s'enfoncer dans l'intérieur de l'Empire François, pour ensuite tomber plus facilement sur leurs possessions, et pouvoir facilement, et sans rien risquer, se venger de la manière honteuse dont il a été le jouet à Reichembach, de Kaunitz l'anti-jacobin, et de tout le ministère autrichien. Mais ici, comme il s'agit de la cause de la liberté, il faut outrer les précautions ; il faut supposer tous les cas les plus fâcheux, et prendre les mesures en conséquence ; c'est d'après cette manière de voir que nous continuerons de raisonner.

Nous pouvons en donner l'assurance ; des

soutenir les unes et les autres réciproquement, et d'être soutenues par des troupes nombreuses, et espacées au plus entr'elles, de milieu en milieu, de 12 à 15 toises!

redoutes, comme celles que nous proposons, se pourroient soutenir, quoiqu'absolument isolées, que ne feront-elles pas, soutenues par les redoutes collatérales, et celles-ci, sur leurs flancs, par des forteresses formidables, appuyées en arrière par des troupes, par des forts redoutables, ou par des places de deuxième ou de troisième ligne, et souvent par tous ces moyens réunis.

Mais, comment concevoir que l'ennemi pourra forcer la ligne d'enceinte? Ce ne pourroit être qu'en se prévalant d'une nuit obscure, et en supposant une grande négligence, et une grande lâcheté dans les commandans des redoutes, et sur-tout dans les généraux de nos armées. Au moyen des signaux établis dans chacune des redoutes, les armées françoises, quelque part qu'elles soient, doivent être promptement informées des approches de l'ennemi; elles doivent se trouver en état de se porter sur lui, et de s'y porter, à l'abri de ces redoutes; pouvant, sous leur protection, refuser à volonté ou engager le combat, sans avoir presque rien à craindre, dans tous les cas, de la cavalerie ennemie, telle nombreuse qu'on puisse la supposer, sans avoir à craindre d'être

suivies, si le sort des armes leur étoit désavantageux. Si, malgré ces avantages, les généraux ne vouloient pas risquer de combat, l'ennemi osera-t-il, pour cela, attaquer de pareilles redoutes, appuyées par des armées? On peut être assuré que non. Pour supposer cette enceinte forcée, il faut, on ne sauroit trop le répèter, il faut supposer et la plus grande maladresse, ou la plus lâche trahison. Ayant promis de mettre les choses au pis, nous allons montrer que quand nous serions prédestinés à essuyer, en ce genre, (*des trahisons*) tout ce qu'il est possible d'essuyer; l'ennemi ne gagneroit pas grand-chose, et nos affaires ne seroient point désespérées.

Si l'ennemi s'empare d'une ou de plusieurs de ces redoutes, il les détruira, il formera une trouée plus ou moins grande, mais toujours bornée sur deux côtés, par les redoutes qui resteront en notre possession; et bornée encore sur au moins l'un des deux autres, par des places, par d'autres redoutes, ou par des corps d'armée. Mais, après cette destruction, d'une ou plusieurs redoutes, qui ne pourra s'opérer sans lui faire perdre du tems, il faut que pour remplir son but, l'ennemi marche en avant: s'il le fait, dès qu'il sera éloigné, on

peut relever les redoutes ; s'il laisse un corps de troupes, il s'affoiblit ; s'il laisse quelque partie que ce soit de ses forces, sur tous les points importans vers lesquels on peut lui couper le retour, à quoi se trouvera réduite son armée ? Quelle quantité de redoutes n'a-t-il pas à prendre ? et si l'on considère leur situation, ainsi que la quantité de résistance dont elles sont susceptibles, quelle consommation d'hommes, et quelle perte de tems !

S'il ne fait rien de tout cela, comment conservera-t-il ses communications avec ses dépôts, comment lui parviendront ses convois ? Ce n'est pas tout. Tandis qu'il cheminera, toutes les troupes qui seront rassemblées entre les lignes de redoutes, qui couvrent un pays immense et bien peuplé, communiquant, par tous ces points, st sur-tout vers Paris, à tous les départemens de l'Empire François ; toutes ces troupes pourront opérer à couvert et en toute sécurité, sur la ligne des opérations de l'ennemi, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ou même le harceler par des combats immombrables, dont aucun ne peut être décisif contre les François, et qui tous doivent l'être contre l'ennemi. C'est au point que quand

il auroit remporté trente victoires consécutives, il n'auroit rien gagné, et qu'il seroit perdu dès qu'il auroit eu le sort des armes contraire. Mais, pour peu que nos troupes veuillent agir avec vigueur, après s'être assujetti toutefois à la discipline militaire, la plus stricte, comment supposer qu'elles puissent essuyer plusieurs grands désastres, lorsqu'on connoît les merveilleux effets que de mauvaises redoutes ont opérées à Pultava, en faveur des Russes encore barbares, encore inexpérimentés ; attaqués par les troupes les plus aguéries, conduites par les généraux les plus braves et les plus habiles, et par un Roi jusqu'alors toujours victorieux.

Il faudroit faire un gros volume pour montrer comment ces redoutes disposées comme je le propose, c'est-à-dire, plus près que n'étoient celles qui, en Alsace, bordoient les rives du Rhin, pendant la guerre de 1733 (en même tems qu'elles seroient susceptibles d'une discussion et d'une résistance égale à celle de beaucoup de nos petites places, et qu'elles seroient munies d'artillerie (*)), pourroient favo-

(*) On pourroit les munir d'artillerie, en tirant de nos ports, de nos arcénaux de marine,

riser les manœuvres de guerre les plus audacieuses en apparence, et cependant les plus faites pour réussir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent que la défensive ; mais avant de passer à la défense de Paris, nous allons voir comment et combien l'emploi de ces redoutes pourroit être utile dans la guerre offensive ; comment encore, pouvant faire cette guerre sans aucuns risques, en même tems que nous laisserions

et de nos fonderies, tous les canons de fonte, de fer du calibre de 12 et des calibres au-dessous, qu'on pourroit avantageusement remplacer par des armes moins lourdes et de plus grand effet, comme je le démontre dans mon artillerie maritime et navale, qui va paroître très-incessamment. On le pourroit encore en faisant diligemment couler en fer des obusiers, des calibres de 16 ou de 18, assez forts de métail pour tirer des boulets pleins comme des obuses, et dont l'ame seroit assez longue pour leur faire porter très-loin des cartouches à grosses balles, de ces mêmes calibres dont nous avons déjà l'approvisionnement en boulets. Ces obusiers, en remplissant toutes ces conditions, ne pèseroient guères plus que nos pièces de 4 de bataille, et serviroient d'une manière infiniment plus avantageuse.

pénétrer les ennemis sur notre territoire, nous nous ménagerions le moyen de les détruire complètement, en conservant les hommes tout en les désarmant, tandis que nous irions porter la guerre dans le sein de leurs états, et appuyer les efforts des peuples qui voudroient s'affranchir. Cette mesure rendroit les mouvemens des armées agissantes contre la France, plus timides et plus incertains, en même tems qu'elle intercepteroit tous les secours.

Dans la guerre offensive, les redoutes devroient souvent être plus rapprochées. En France, comme dans tout pays bien peuplé, où il se trouve beaucoup de maisons de maçonnerie, d'usines, de moulins, de granges, de tours qu'on peut mettre en état de défense, par les moyens développés, tant dans Clairac que dans Tielke, Cessac ou Gaudi (*), qu'il

(*) On peut voir la nouvelle édition que nous venons de donner de cet ouvrage. On y trouvera tous les documens relatifs à cette partie de la fortification de campagne, qui apprend à tout homme intelligent, à mettre une cense, une maison, une ferme, en état de ne pouvoir être forcée sans canon. Dans le moment actuel, où, par la perfidie de nos ministres, il faut nous résoudre à

est facile de lier à la défensive générale des différentes séries de redoutes (*), on peut se contenter de les espacer de 12 à 15 cent toises de milieu en milieu : quand le pays est absolument découvert, quand il n'offre aucunes ressources, on peut, si l'on veut jouer à coup sûr, ne les espacer que de 1000 à 1100 toises.

On dira peut-être que les batteries placées dans ces redoutes, étant distantes autant que

voir l'ennemi *faire une pointe* et pénétrer, au moins pour quelques jours, sur le territoire français, un pareil ouvrage doit être dans les mains de chaque citoyen ; alors, nous pourrons voir, sans aucune crainte, l'incursion des Allemands : chaque maison, chaque fabrique, telle qu'elle soit, pourra leur coûter, comme leur coûta la Cassine de la Bouline, défendue par Folard, 3 ou 400 hommes.

(*) Si les maisons et autres fabriques étoient construites en pizé, leur défense seroit bien plus facile. Comme le pisé fournit un moyen très-prompt de construction, on pourroit, si l'on veut sérieusement sauver l'état, placer dans les endroits les plus foibles, entre les redoutes que je propose, de petites redoutes en pisé qu'on pourroit rendre d'une très-excellente défense.

je le propose, les feux de l'artillerie ne seront pas fort à craindre, pour un ennemi qui voudroit passer dans les intervalles ; on auroit tort. On convient, dans l'artillerie françoise, qu'on peut inquiéter l'ennemi à 500 toises : on pourroit lui faire beaucoup de mal, à 6 ou même 700 toises. Si l'on veut enfin adopter les nouvelles cartouches que j'ai proposées, dans un écrit intitulé : *Un Militaire, ami de la Liberté, aux Français, à l'époque des* 25, 26 *et* 27 *juillet, etc.*, qui se trouve aux mêmes adresses que celui-ci, publié l'année dernière, et depuis, en présentant mes nouveaux Elémens de fortification à l'Assemblée Nationale actuelle : on n'en a tenu aucun compte ! Cela peut servir à prouver combien nos Représentans se sont vivement occupés de ce qui pouvoit mettre l'Etat à l'abri des invasions et des déprédations de l'ennemi, qui en seroient la suite (*) ! Comme rien ne peut empêcher qu'on ne se serve de ces cartouches qui peuvent être

(*) Au lieu de s'occuper des moyens de prévenir une guerre presque générale, on a trouvé bien plus commode de faire la guerre aux ministres, mais de telle manière qu'avec mille

aussi promptement fabriquées que les autres, et qui, de plus, ne peuvent manquer de procurer une grande économie, je dois calculer sur leur effet : il m'est connu, j'en suis certain, et sans doute que le danger fera ouvrir les yeux.

moyens de démontrer leurs forfaits, et d'appeler sur leurs têtes, la vengeance des loix, on n'a pu parvenir à les faire trouver coupables. . . . . Les plus grands dénonciateurs n'ont paru avoir d'autre but que de rendre les dénonciations ridicules ou illusoires.

D'un autre côté, le comité militaire, dominé par des hommes saturés, à l'excès, de l'esprit de corps le plus révoltant, le plus exclusif, le plus persécuteur, le plus envieux de passer pour tout faire, lors-même qu'ils ne font rien qui vaille, repousse, de toutes ses forces, les choses excellentes, tout en laissant accueillir les choses les plus ridicules (on en pourroit citer mille et mille exemples); manœuvre insidieuse par laquelle, cherchant à rendre impossible, désormais, la manifestation des découvertes les plus importantes, on se ménage la faculté de pouvoir dire : on s'est prêté, dans telle circonstance, à tel ou tel essai, et cela n'a pas réussi : on ne finiroit pas d'écouter tout le monde, etc.! Mais, messieurs, si vous

D'ailleurs, indépendamment de l'usage des nouvelles cartouches que je propose, on a beaucoup d'exemples de grands effets d'artillerie, obtenus à 7 ou 800 toises, sur mer, des escadres se battent à 7 ou 8 encâblures, quelquefois à 10 et à 11 (on sait qu'une encâblure équivaut à 100 toises) : au siége de Saint-David, dans les Indes orientales, deux batteries françaises, placées à Goudelour, à plus de 1200 toises de la place, incommodèrent prodigieusement la garnison, pendant tout le tems que dura le siège.

J'ai promis de ne rien proposer qui ne soit appuyé sur une pratique approuvée des grands généraux ; voilà pourquoi je suis forcé de me livrer à de fréquentes digressions ; voilà pourquoi je dois me livrer encore à l'exposition de faits d'après lesquels on ne pourra douter de l'excellence des moyens que je propose, quels que soient les autorités qu'on puisse tenter de

vous permettez de faire des choix, ne faites donc pas les plus ridicules et les plus pitoyables ; tachez que les discussions contradictoires, quoique faites dans les comités, ayent la plus grande publicité. Peut-on craindre la lumière quand on ne fait pas mal ?

m'opposer, quelques nombreuses que soient les vaines raisons qu'on pourroit vouloir m'objecter. Il faut convaincre : c'est donc une obligation pour moi de m'environner de toutes les preuves, de présenter toutes les autorités et de prouver combien celles sur lesquelles je m'appuye, sont de beaucoup supérieures à celles qu'on voudroit tenter de m'opposer. Dès-lors, malgré ma répugnance pour les hommes qui ne sont, ou ne veulent, ou ne peuvent être que des érudits, il faut que j'aie recours à l'érudition. Cela, ménageant la vanité, ainsi que les prétentions de ceux qui redoutent l'ascendant et l'éclat des inventeurs modernes, aimeroient mieux voir l'état perdu, que de le voir sauvé par des moyens nouveaux, doit contribuer au bien de la chose publique, en facilitant l'adoption des moyens que je propose (*). On peut d'autant plus compter sur

(*) L'opposition de l'envie, renforcée par l'esprit de corps, est si violente, que si quelqu'un avoit à proposer quelque chose que ce soit, dont l'adoption seroit de nature à procurer les plus grands avantages, et dont il seroit l'inventeur, il devroit, pour le bien, supposer qu'il a trouvé

ces moyens, sur leur efficacité, que Cesar en a souvent employé de semblables contre les peuples du Haynault, à Alezia, à Durazzo contre Pompée, dans les commencemens de sa campagne en Afrique. Guischard nous a développé la profondeur du savoir et la puissance du génie qui dirigea cette campagne à jamais mémorable, ou l'art des fortifications provisionnelles, savamment employé, mit un petit corps d'armée dénué, dans le début, de cavalerie, en état de prendre une attitude offensive contre une

ce dont il voudroit faire hommage à ses concitoyens, dans quelque bouquin, soit dans Kirker, soit dans quelqu'ancien auteur, soit même dans un manuscrit retrouvé dans les fouilles d'Herculanum ou de Pompeia, s'il ne pouvoit toutefois s'appuyer d'Alexandre, d'Archimède ou de Cesar. Ce dernier fut bien heureux qu'il n'y eut pas, de son tems, dans l'étendue de la domination romaine, d'école de la Fere, de Strasbourg, de Metz ou de Mézieres; car on n'auroit pas trouvé bon qu'il fit l'ingénieur, comme il le fit à Durazzo, en Afrique, à Alezia, à Bourges et à Marseille, sans avoir étudié dans les écoles susdites, hors desquelles il n'est pas permis d'acquérir aucun talent.

armée formidable, composée de toutes les armes et de troupes excellentes. Enfin, pendant le siége de Philisbourg, dans la guerre de 1733, les lignes qui couvroient l'armée françoise employée à l'attaque de cette place, lignes évidemment calquées d'après celles de Cesar à Alesia, furent respectées par l'armée aux ordres du prince Eugène, forte de plus de 100,000 hommes de troupes habituées à vaincre sous ce grand général.

Ces lignes, dira-t-on, ne prouvent que pour la défensive; cette objection ne pourroit être faite par un homme de bonne foi. Elles étoient bien simplement défensives contre l'armée formidable du prince Eugène, mais elles favorisoient tellement une offensive vigoureuse du côté de Philisbourg, que cette place fut forcée de capituler. Au reste, le tems ne permet pas de développer les moyens d'exécution, la prudence même ne le permet pas non plus, mais on peut être certain que 5 ou 600 hommes, en quatre jours, pourroient construire une redoute du genre de celles que nous proposons, et que dans une pareille redoute, 400 gardes nationales, avec huit ou dix bouches à feu, canons de fer, obusiers ou grosses amusettes,

ne pourroient être forcés que par un siége régulier. On s'en convaincra, en consultant les ouvrages que j'ai déjà cités, et l'on peut se persuader que les redoutes que je pourrois substituer à celles, déjà très-résistantes, dont on trouve les détails et les dessins aux endroits indiqués des livres de M. de Montalembert, de Gaudi et de moi, seront bien autrement capables de se soutenir, et d'obliger tout ennemi qui voudra les attaquer, à un plus grand développement de forces et de moyens.

L'on pourroit donc, au moyen des fortifitifications provisionnelles, attaquer et envahir par quatre points, les pays de nos ennemis. D'abord, en descendant l'Escaut; secondement, en descendant le Rhin, en partant de l'embouchure de la Lauter dans ce fleuve; troisièmement, en descendant la Mozelle, en appuyant, à Thionville, le premier chaînon de cette série de redoutes; quatrièmement, en descendant la Meuse, en partant de Charleville.

Si, comme il y a lieu de l'espérer, le recrucrutement va bien; si les gardes nationales, comme tout doit porter à le croire, et comme c'est leur intérêt ainsi que celui de tout l'Empire,

pire, se chargent de la défense des redoutes situées sur le territoire de la France, on pourroit employer 60,000 hommes à chacune de ces attaques (*). Alors, au lieu de cheminer avec une seule ligne (*de redoutes*), il faudroit en former deux à chacune des attaques sur le Rhin, la Mozele et la Meuse. L'une serreroit de près les lits de ces rivières, et l'autre nous assureroit des plateaux qui dominent les vallées au fond desquelles elles coulent : sur l'Escaut, on ne risqueroit rien de s'écarter autant qu'on le pourroit, en longeant le cours de ce fleuve, à toute la distance de ses rives que l'armée croiroit devoir occuper.

(*) On a dit, et on a eu bien raison de le dire, qu'il falloit que la France se lève toute entière pour faire un grand effort qui puisse terminer promptement la guerre. Si on la fait comme je le propose, sans doute les deux premières campagnes, seront très-coûteuses ; mais elles termineront tous nos débats, mais elles coûteroient moins que n'a coûté la guerre de sept ans, et nous pourrions, comme on va le voir, trouver le moyen de nous faire rembourser les frais, par les puissances liguées pour nous attaquer.

Ce genre d'attaque, plus méthodique et plus certain que celui que le comte de Saxe proposa dans ses rêveries, pour soumettre la Pologne, rendroit la nombreuse cavalerie de nos ennemis presqu'inutile ; rendroient inutiles et vains tous les avantages dont la fortune pourroit favoriser nos ennemis, en procurant des points de ralliement des retraites sûres à nos troupes ; enfin, il nous assureroit les subsistances des pays occupés. Les flancs de nos armées seroient à couvert comme ceux de l'armée de Cesar le furent dans sa guerre contre les peuples du Hainaut. Ces armées pourroient tout oser, étant certaines de trouver, dans tous les évènemens, un refuge assuré dans les différens points qu'elles voudroient choisir entre les lignes formées par de pareilles redoutes ; leurs communications avec les frontières de France seroient assurées, ainsi que leurs convois d'artillerie, de vivres, de recrues ; et ce qui est bien important, les déserteurs ennemis trouvant un si grand nombre de points de refuge, abonderoient en foule. Enfin, au moyen des signaux établis dans chacune des redoutes, les nouvelles intéressantes des opérations de nos armées, de leurs pro-

grès, etc., seroient rapidement communiquées, soit aux autres armées, soit aux villes frontières, soit à Paris, soit même à toutes les redoutes de chacune des lignes, ainsi qu'aux troupes des cantons voisins, destinées à renforcer leur garde ordinaire, et à concourir à rendre leur défense plus opiniâtre.

Au moyen de ces signaux, on pourroit établir une réciprocité de secours qui rendroient bien plus formidables les armées destinées à pénétrer dans le pays ennemi : on pourroit établir un ensemble parfait dans leurs opérations ; ce qui les rendroit infiniment redoutables et complètement décisives.

Si la France vouloit déployer tous ses moyens, une cinquième armée seroit formée. Aprés avoir appuyé les mouvemens de celles destinées à agir sur la Mozelle et sur le Rhin, elle passeroit ce dernier fleuve à Mayence. et remonteroit le Mein (de la même manière que celles qui agiroient en de-çà du Rhin, descendroient les eaux dont nous venons de parler) pour pénétrer en Franconie, afin d'aller prêcher, chez nos ayeux et nos anciens frères (*),

(*) Rien ne peut nous empêcher de croire que les Franconiens soient l'un ou l'autre..

ainsi que dans le duché de Brunswick (si véritablement le souverain de cet état étoit le chef de cette guerre sacrilège) la doctrine des droits de l'homme et de l'égalité, et pour mettre à contribution tous les princes qui auroient fournis des contingens, afin de nous faire la guerre.

Etablis solidement dans tous ces pays, la vente des biens du clergé, et de la noblesse, qui auroit favorisé ou sollicité les hostilités contre la France, devroit, et au-delà, rembourser les frais de la guerre, fournir de quoi indemniser les peuples des fournitures qu'ils auroient pu faire à nos armées, des pertes que leur auroient pu causer les mouvemens de ces armées, et même de les payer des travaux que nous aurions pu en exiger, pour la confection de nos divers retranchemens, ou solder les recrues qu'ils auroient pu nous fournir.

Il faudroit que nous nous y prissions bien mal pour ne pas cerner, et pour ne pas forcer à mettre bas les armes, ces multitudes armées qui sont entre le Rhin et nos frontières, et pour ne pas faire prisonniers, avec les soldats, les chefs de ces multitudes. Dès-lors, on conçoit qu'il seroit possible de faire sortir du trésor

du Landgrave de Hesse-Cassel, et principalement du trésor de Berlin, qui renferme des sommes immenses (*) en numéraire d'or et d'argent, des rançons, ainsi que des indemnités considérables. Elles releveroient la valeur de nos assignats, rempliroient le vuide occasionné dans notre numéraire métallique, par les exportations de nos émigrans, et contribueroient beaucoup à nous indemniser des frais de la guerre.

Si, malgré les inquiétudes que devroient donner à nos ennemis, et les cinq armées, et leur manière de s'avancer, de faire la guerre et de s'établir dans les pays où elles porteroient nos armes, ils continuoient de s'avancer sur Paris; l'armée du camp de Soissons, renforcée par les gardes nationales des pays voisins, retarderoient la marche de l'ennemi en le harcelant, en lui enlevant ses convois, en favorisant l'apport des denrées vers Paris, en même tems qu'elle protégeroit l'enlèvement de tout ce qui pourroit servir à l'ennemi le long de sa

(*) On fait monter la totalité de ce trésor à six cents millions tournois, et il y a tout lieu de croire qu'on n'exagère pas.

route. Cette armée ne devroit pas négliger de conserver et de défendre le pays renfermé entre les chaînes de redoutes qui établiroient la communication de Paris avec les villes frontières, ainsi que les passages de l'Aisne, de l'Oise ou de la Marne, et de renforcer, s'il en étoit besoin, l'armée destinée uniquement à la défense de Paris.

Si l'on suppose que l'ennemi, par une suite de hazards, par une suite de trahisons de nos ci-devant nobles, de nos Prêtres et de tous les amateurs du despotisme, ait pu arriver sur Paris: les moyens de défense que nous supposons, qu'on aura établi d'après les idées que nous allons développer, obligeront l'ennemi à s'arrêter, à former ses dispositions, ainsi que ses plans d'attaque. Dès-lors, l'armée du camp de Soissons se tenant ensemble, se tenant à l'abri de tous les hazards malencontreux de la guerre, sous la protection des chaînes de redoutes, attendra, pour agir, que les opérations contre Paris soient commencées.

Pour entamer ces opérations, contre Paris, en présence d'une autre armée qui seroit ensemble, qui seroit libre d'agir quand elle voudroit, et qui ne pourroit jamais être engagée, tant que son chef ne jugeroit pas con-

venable de se laisser engager, il faudroit être bien téméraire.

Si l'ennemi marche à cette armée extérieure, alors les troupes de Paris inquiètent son arrière-garde, et l'armée poursuivie ne combattra que dans le cas où elle seroit assurée d'une victoire, que l'appui des redoutes rendroit presque toujours certaine. Mais si l'ennemi marche à cette armée, il s'éloigne de Paris.... S'il se morcelle, il s'expose à être détruit en détail; il s'expose à voir fondre son armée par les fatigues, les petits combats, la désertion; il est ou hors d'état d'attaquer Paris, ce qui est cependant son principal objet, ou hors d'état de pouvoir tenter cette attaque avec quelqu'apparence de succès. Supposons cependant que l'ennemi comptant réduire, par la terreur, l'Empire François à se remettre sous le joug du despotisme, s'il se rend maître de Paris, se décide à tout tenter pour cette entreprise. Cela va nous donner l'occasion d'examiner le plan de défense qu'il convient de se préparer. Nous prions le lecteur de ne point oublier que nos lignes de redoutes donnent le moyen, à notre armée extérieure, de pouvoir troubler l'ennemi dans tout ce qu'il entreprendra, et

de rendre ses différentes tentatives bien difficiles et bien hazardeuses.

Que le lecteur se représente le désordre des troupes attaquantes, si, pendant une action aussi importante que l'attaque de retranchemens tels que nous pouvons les faire construire, et défendus comme nous nous proposons qu'on se mette en état de les défendre, l'armée du camp de Soissons, que nous nommons armée extérieure, venoit tomber avec fureur, sur celle qui seroit occupée de l'attaque des retranchemens destinés à couvrir et à défendre Paris.

CHAPITRE V.

Défensive de Paris.

Dans la description de la planche V de mes Elémens de fortification, j'ai déjà indiqué quelque chose de relatif à cette défense. Son dispositif préliminaire et indispensable (*les retranchemens qui en formeroient l'enceinte*) pourroit, à la rigueur, n'avoir pas beaucoup plus de développement que le plus grand retranchement de cette planche V, que j'ai tiré de M. de Montalembert, ou que le projet que ce général a proposé, planche XI du quatrième volume de son grand ouvrage (*), pour un emplacement semblable à celui sur lequel étoient

(*) Cet ouvrage, imprimé d'abord sous le nom de Fortification perpendiculaire, se réimprime avec des augmentations considérables, et paroîtra d'ici à quelque tems, sous un titre plus convenable à l'immensité et à l'importance des objets qu'il renferme ; augmenté d'un dictionnaire qui sera véritablement une Encyclopédie militaire, faite pour tenir lieu, avec l'ouvrage, d'une im.

les lignes qui couvroient l'armée françoise, tandis qu'elle faisoit, en 1733, le siége de Philipsbourg. Cependant, après y avoir mûrement réfléchi, j'ai pensé qu'on pouvoit mieux faire.

Je propose d'enfermer Saint-Denis dans cette enceinte, en appuyant la gauche du retranchement à la Seine, et de venir en appuyer la droite à la Marne, à-peu-près entre Saint-Maur et Neuilly-sur-Marne.

On dira que voilà une bien grande étendue; je dirai, moi, que nous avons bien du monde pour la défendre. Je dirai qu'on peut se prévaloir, sur toute cette étendue, des arbres des routes, des forêts, aux limites desquelles passent les retranchemens, pour en augmenter la resistance par de vastes abbatis, par des palissades, par des chevaux de frise; on peut encore se prévaloir des eaux de quelques petites rivières, pour former, sur plusieurs des fronts de cette vaste enceinte, des innondations: Enfin, quand nous ne pourions nous prévaloir d'aucuns de ces avantages, nous devons trouver de quoi garnir cette ligne de défense. Les lec-

mensité de livres, dont la plûpart sont surannés, et renferment plus de choses abandonnées que de choses neuves.

teurs ne vont pas tarder à voir par quels moyens, adaptés au génie militaire du François, nous sommes certains de rendre inforçable ce retranchement.

Il ne faut pas oublier que les lignes de redoutes, venant de Compiegne et de Soissons, aboutiroient aux extrémités de ce retranchement qu'elles flanqueroient, et dont elles augmenteroient la force, et qu'au moyen de ces puissans appuis, l'ennemi est obligé, à tous risques, d'attaquer le centre, ou de perdre un tems infini et un monde effroyable à prendre les redoutes les unes après les autres.

Ce retranchement seroit de la même espèce, quant au genre de fortification, que celui dont on voit le dessin, planche V de mes nouveaux Elémens de fortification. Il seroit plus fort, quoique d'un front bien plus étendu que celui qu'on voit planche 27 des mêmes Elémens, qui représente le camp retranché, formé en peu de tems, sur la fin de la guerre terminée en 1763, par M. de Montalembert, en avant d'Oléron; citadelle dont les fortifications, par la coupable négligence des ministres de ce tems, étoient hors d'état de faire aucune défense. Les Anglois qui venoient de conquérir Belle-Isle, les Anglois alors victorieux sur tous

les points et sur toutes les mers du globe, respectèrent ce camp. . . . . Ils n'osèrent pas plus l'attaquer, que les Prussiens pendant trois ans, n'avoient osé précédemment attaquer de pareils retranchemens, placés en avant de Stralzund en Poméranie, par le même général Montalembert (*), servant alors dans l'armée suédoise. La planche XXVI (*des mêmes Elémens*) fait connoître les détails, en grand, des re-

(*) Une chose qui montre combien les hommes, par leur ingratitude, sont capables de dégoûter de les servir; c'est que l'on n'a point encore pensé à employer les grands talens de cet officier général, dont rien n'égale le savoir, si ce ne sont les rares qualités de son cœur, ainsi que les vertus les plus aimables. Depuis qu'il a fortifié Oleron, il a su fortifier, en peu de tems et par des méthodes à lui, aussi ingénieuses qu'expéditives et peu coûteuses, l'île d'Aix qui couvre la rade de Rochefort, dans le commencement de la guerre entreprise pour assurer l'indépendance des Anglo-Américains. Dans la guerre terminée en 1763, il avoit fait réussir la prise de Berlin, dont l'attaque venoit d'être manquée par les Russes, commandés par M. de Tottleben: ayant obtenu du général de Czernichew de recommencer l'attaque, il déposta les Prussiens qui venoient de repousser M. de Tottleben. Il n'est

doutes qui soutiennent, de distance en distance, ces retranchemens: elle ne laisse rien à désirer; elle fait connoître combien ces redoutes, perfectionnées par leur auteur, sont supérieures à celles de Stralsund, et même à celles du camp retranché en avant d'Oleron. Elle fait connoître enfin comment, avec quatre de ces redoutes, on peut former un fort capable de beaucoup de résistance. On pourroit rendre ces redoutes (ainsi que les retranche-

pas inutile d'observer que cette expédition de Berlin, dont on peut trouver les détails dans plusieurs ouvrages, notamment dans l'histoire de la guerre de sept ans, par M. d'Archenholtz, officier prussien, dégagea le général Daun, alors vivement serré par le grand Frédéric qui fut forcé d'acourrir au secours de sa capitale. Qu'on ajoute à cela, le don qu'il a fait à la nation, entre les mains de l'Assemblée constituante, de son riche cabinet de reliefs et de modèles de fortification, d'artillerie, etc. dont la Russie lui faisoit offrir des sommes immenses; qu'on ajoute ses travaux littéraires et militaires, presque dans tous les genres, on connoîtra le général à qui on a préféré Lafayette et tant d'autres!... c'est un ennemi déclaré de la noblesse qui lui rend cet hommage! cet ennemi des abus est aussi l'ami de la justice et de la vérité.

mens qui les lient) beaucoup plus fortes, en augmentant le profil, et en le formant à-peu-près comme celui qu'on trouve planche XVI, n°. 2, des planches que j'ai ajoutées à la nouvelle édition de Gaudi, et sur-tout en en défendant les approches par une disposition, de fourneaux de mines, semblable à celle que j'ai inventée et proposée, planche XVII, n°. 3 des planches de supplément qui se trouvent dans le même ouvrage, même édition; disposition bien autrement redoutable que celle proposée par Gaudi, représentée planche XIV, et que celle que le feu Roi de Prusse employa à son fameux camp près Schveidnitz. Peu de personnes doivent ignorer que dans ce camp, il brava plusieurs mois, avec moins de quarante-huit mille hommes, les troupes réunies de l'Autriche, de l'Empire et de la Russie, formant ensemble un total de cent cinquante mille hommes (*); dès-lors, on voit jusqu'à

(*) Cet exemple, qui ne date pas de loin, me semble bien fait pour élever nos espérances. On doit se rappeler que nous pouvons compter sur plus de 80 mille hommes, indépendamment de l'armée de Soissons, et que nous devons compter encore sur de prompts secours, qui accourroient de tous les départemens.

quel dégré de force nous pouvons élever l'enceinte des retranchemens, destinés à envelopper Paris et son territoire.

On doit être doublement rassuré sur les craintes que pourroit faire naître l'étendue des lignes.

D'abord, si l'on se rappelle que Paris a déjà vu plus de 180,000 hommes sous les armes, on sera convaincu qu'on ne manquera pas de monde, car cette quantité d'hommes armés se retrouvera; elle sera même augmentée par tous les gardes nationaux, ou citoyens armés qui se replieront sur Paris, à mesure que l'ennemi feroit des progrès; elle le doit être enfin par l'armée que nous proposons de faire camper dans la plaine St-Denis, un peu en arrière des retranchemens. La force des re-

Nous sommes bien plus habiles que ne furent jamais les Prussiens dans l'art d'élever et de défendre les retranchemens, et l'application que je fais, pour ajouter à la défense de ces retranchemens, et d'un profil plus fort, et de la découverte des effets du globe de compression, ajoute beaucoup à l'excellence du tracé de M. de Montalembert; tracé bien supérieur, par lui-même, et indépendamment des améliorations que je propose, à celui du camp des Prussiens, dont je cite l'exemple.

tranchemens, dépend de celle des redoutes qui leur servent de point d'appui, et battent en flanc et de revers toutes les troupes qui auroient pu percer, ainsi que les parties intermédiaires de ces retranchemens : en même tems elles servent de point de raliement et d'appui aux troupes des défenseurs qui, ayant d'abord cédés à l'impétuosité de l'ennemi, se réformeroient pour tomber sur ses flancs, pour l'attaquer vivement. Elles pourroient le faire avec facilité, en se prévalant du désordre où doivent le jetter immanquablement, les mouvemens nécessaires pour franchir le retranchement, les pertes qu'il auroit essuyées par le feu de nos chasseurs, par celui des fourneaux de mines, et par les efforts de ceux de nos picquiers (*) destinés à border les parapets conjointement avec nos chasseurs. Enfin, ces

(*) Les armes de longueur sont ce qu'il y a de mieux pour défendre un abatis, un retranchement quelconque, dès le moment où l'ennemi a pu faire assez de progrès pour se trouver auprès de l'abatis, ou sur le parapet du retranchement. Les planches de la nouvelle édition que je viens de donner de Gaudi, celles de mon manuel du citoyen armé de piques, montrent comment on

retranchemens

retranchemens n'auroient pas plus de 7000 toises (*), et l'on sait que les lignes qui couvroient l'armée françoise, pendant le siége de Philisbourg, en avoient près de 9000 (2).

Avec cette disposition, non-seulement nous couvrons Paris, et nous le couvrons de ma-

peut se servir avantageusément des armes de longueur, dans les diverses occasions de la guerre des retranchemens.

(1) Dans l'art de la guerre de Puységur, on donne l'esquisse du projet d'une ligne embrassant à-peu-près le même terrain qui n'auroit que 6000 toises, j'ai de bonnes raisons de la porter plus avant, indépendamment de celles qu'on voit immédiatement ci-après développées ; savoir de couvrir une plus grande étendue de pays, de se prévaloir de plusieurs bois ou forêts, pour former de redoutables abbatis en avant des lignes, et pour les palissader, fraiser, etc.

(2) Ces lignes avoient nécessité à une excavation de 10 toises cubes par toise courante (voyez ces détails pag. 373 du quatrième volume de la Fortification perpendiculaire) en adoptant un pareil travail, mais dirigé sur un autre plan ; travail qui seroit terminé en quatre jours, avec 40 mille travailleurs, les lignes que je propose seroient absolument inforçables.

nière à empêcher aucune bombe de pouvoir tomber dans son enceinte, ni même sur les maisons de ses faubourgs ; mais nous couvrons encore Saint-Denis, Aubervilliers, Pantin, Baubigny, Bondy et une infinité d'autres endroits dont les citoyens peuvent joindre leurs efforts à ceux de Paris, pour la défense des retranchemens.

En arrière de ces retranchemens, je voudrois former encore une ligne de défense composée de redoutes de l'espèce de celles qui seroient employées dans les séries destinées, soit à couvrir nos frontières, soit à longer les lignes (*présumées*) d'opérations de l'ennemi.

Si, comme moi, l'on conçoit cembien il est important de préserver Paris de toute influence étrangère, si l'on conçoit combien la liberté est une chose inestimable, précieuse, et combien la jouissance tranquille de cette liberté tient à ce que Paris soit rendu inexpugnable et inaccessible ; l'on sentira qu'on ne sauroit trop multiplier les précautions. Indépendamment de la première ligne (*) en avant

(*) Cette première ligne seroit flanquée vers ses extrémités, par les lignes de redoutes venant

de Saint-Denis, appuyant sur la gauche, à la Seine, et sur la droite, à la Marne, après avoir longé une partie de la forêt de Bondy, dans laquelle de vastes et redoutables abbatis pourroient rendre nos lignes plus inattaquables, et par conséquent faire plus aisément prévoir les points sur lesquels l'ennemi pourroit se porter..... indépendamment, dis-je, de cette première ligne, j'en formerois une seconde, et même, peut-être, une troisième.

Les travailleurs ne nous manqueront pas, l'argent non plus, et si l'on pouvoit trouver trop dispendieuses toutes ces précautions; je développerai, quand il en sera tems, les moyens de finance par lesquels, sans rien ajouter aux charges des peuples, on pourra subvenir à toutes ces dépenses, et même à de

de Compiegne et de Soissons. On me dira peut-être que l'ennemi la tournera et passera la Seine ou la Marne : je doute qu'il soit assez hardi pour tenter cette manœuvre qui pourroit accélérer sa perte. Mais, ou va voir qu'on n'auroit rien à craindre à ce sujet, en lisant l'exposé de ce que je propose de faire, pour mettre à couvert toute l'enceinte de Paris.

plus considérables, s'il en étoit besoin. Au reste, ce ne seront pas les remuemens de terre, nécessaires pour l'érection des retranchemens, qui occasionneront des dépenses; ce seront les indemnités qui seront dûes aux propriétaires, ce seront les récompenses à donner à tous ceux qui prendront les armes, ce seront les dépenses extraordinaires à faire pour se procurer des armes, des vivres, de la poudre, des balles, des boulets, des bouches à feu ou des machines qui les puissent suppléer (*), et qui, dans bien des circonstances, pourront les suppléer avec avantage.

(*) J'ai fait faire, il y a quelques années, une baliste et une catapulte, dont l'effet a passé mon attente: les catapultes sur-tout pourroient remplacer nos mortiers, nos obusiers et nos mortiers-pierriers; en très-peu de tems, on en pourroit faire faire un grand nombre dans Paris. Ces machines de guerre qui, chez les anciens, tenoient lieu de notre grosse artillerie, auroient encore l'avantage de suppléer à ce qui nous manque de poudre; le méchanisme de ces machines et l'énorme tension des écheveaux de cordes qui font mouvoir leurs bras et ceuillerons donnent les moyens de leur faire lancer, fort loin, des masse

Je voudrois occuper les hauteurs qui, après avoir dominé le Pré-Saint-Gervais, Pantin, Noisy-le-sec, Rony, vont aboutir à la Marne, au-dessus de Nogent. Dans quelques endroits, ces hauteurs formant un plateau fort large, j'en occuperois les deux crêtes par une seconde et par une troisième ligne. Mais cette troisième ligne, plus en arrière, domineroit les pentes qui s'inclinent vers Paris, ainsi que les hauteurs de Belleville, de Ménil-montant, de Bagnolet, de Montreuil : de-là, traversant le bois de Vincennes, dans des directions reconnues, choisies et couvertes d'abatis, dont il seroit facile de dérober aux ennemis la direction et les formes, il viendroit s'appuyer à la Marne, au-dessus de Charenton. Voilà pour la droite. La gauche de la seconde ligne iroit le long du ruisseau qui coule auprès d'Aubervilliers, s'appuyer à la Seine, vers St-Ouën, ayant le soin de s'épauler des îles que forme,

fort supérieures à celles de nos plus grosses bombes. La pesanteur de ces masses peut suppléer, et au-delà, à ce qui peut manquer à leur vîtesse initiale, vîtesse moins considérable que celle imprimée aux mobiles chassés par la poudre.

en cet endroit, la rivierre : la gauche de la troisième ligne seroit dirigée de manière à renfermer la Vilette, la Chapelle, Clignancourt, Montçeaux ; delà, en enfermant les hauteurs de l'étoile, en longeant le Bois de Boulogne jusqu'au-dessous d'Auteuil, elle viendroit s'appuyer à la Seine, en traversant une partie de la plaine de Billancourt. De-là, passant la Seine sur des ponts de batteaux, défendus par des batteries, on communiqueroit avec une ligne qui se prolongeroit pour fermer Paris, et pour le garantir, sur tous les points, soit des surprises, soit des insultes téméraires d'un ennemi qui, se voyant prêt à succomber, voudroit tout tenter pour venger son désastre, dont il verroit s'approcher rapidement l'époque. Cette autre partie de l'enceinte traverseroit la plaine de Vaugirard, celle de Mont-Rouge, de Long-Boieau, en enveloppant Villejuif et Vitry, pour, de ce dernier village, aller rencontrer la Seine, au-dessus du Port-à-l'Aglais. Delà, une autre partie de retranchemens, en enveloppant le village de maisons, iroit s'appuyer à la Marne, vis-à-vis l'enceinte qui traverseroit le Bois de Vincennes, en longeant de très-près, autant qu'il seroit possible, les hau-

teurs qui dominent les rives de la Marne. En avant de ces deux parties de l'enceinte de Paris, seroit une double série de ces redoutes dont nous avons déjà parlé (*), soutenues, de distance en distance, de fortins que nous avons les moyens de rendre susceptibles d'une résistance fort au-dessus de celle de beaucoup de

(*) Le tems ne nous a pas permis d'en faire graver les plans, coupes, profils, etc., et par conséquent, de les faire connoître : peut-être même seroit-il peu convenable de les faire graver en ce moment, par d'autres que pour les chefs d'atteliers, chargés de dirigei la construction de ces redoutes. Mais, pour fixer les opinions, nous pouvons renvoyer, comme nous l'avons déjà fait, aux planches XV et XVI de notre nouvelle édition de Gaudi; si on adopte, pour ces redoutes, un profil semblable à celui fig. 2 de la pl XVI, et qu'on jette en avant une disposition défensive souterraine, comme celle indiquée pl. XVII, beaucoup meilleure que celle de la pl. XIV; alors on auroit des redoutes qui, sans être aussi résistantes, que celles que je me proposerois d'employer, seroient néanmoins très-capables de remplir les objets indiqués, et de ne pouvoir être enlevées de vive force, et sans les préliminaires d'un siège régulier.

nos places (*). Cette enceinte se joindroit vis-à-vis Conflans-Sainte-Honorine, à la série de redoutes qui, de Compiegne descendroit le long de la rivierre d'Oise, en enveloppant Poissy, Saint-Germain ; Versailles viendroit s'appuyer à la Seine, au confluent de la rivierre d'Orge avec ce fleuve.

Si l'on considère combien il nous est intéressant de nous assurer des vivres qui descendent au moyen des rivierres, et sur-tout des moulins à poudre d'Essones, on verra qu'il nous importe infiniment de nous assurer des deux rives de la Seine, en remontant jusqu'à Melun, ou même jusqu'à Montereau-sur-Yonne, par deux lignes de redoutes. Celle qui borderoit la rive droite du fleuve, serviroit de seconde ligne de défense et d'appui aux corps

(*) Ces fortins pourroient être comme celui représentés planche XXVI de mes nouveaux Elémens de fortification. Il est composé de quatre redoutes à flèches, pareilles à celles employées par M. de Montalembert, à Stralsund, contre les Prussiens, au camp retranché d'Oléron contre les Anglois, (voyez-en le plan dans les nouveaux Elémens de fortification, pl. XXIX) pareilles à celles que j'ai proposées pour l'enceinte de Paris.

d'armée qui défendroient le passage de la Marne. La ligne de redoutes communiquant de Paris à Soissons, viendroit se joindre au cours de la Marne, à l'endroit où la rivierre d'Ourcq joint ses eaux aux siennes. Cette disposition défensive pourroit obliger l'ennemi à longer cette rivierre (*la Marne*) pour peu que son cours fût défendu par des corps-de-gardes nationales, disposés à faire bonne contenance. Alors, cet ennemi s'éloigneroit de Paris, consumeroit un tems précieux pour la remonter, afin de la passer, soit à Château-Thierry, soit à Epernay, soit à Châlons, soit à Vitry-le-François, soit même à Joinville. Cette longue ligne de défense couvriroit une grande partie de la Champagne. Il y a mieux : si on continuoit, le long de la rive droite de la Marne, et depuis son confluent avec l'Ourcq, une ligne de postes fortifiés, et si l'on soutenoit ces postes, par d'autres placés sur les rives gauches, non-seulement on se mettroit en état d'empêcher l'ennemi de la passer, mais on s'assureroit de la navigation de cette rivierre, de la navigation de toutes les eaux qui versent, dans son lit ou dans celui de la Seine, ainsi que dans les lits de tous les affluens supérieurs

de ce fleuve : l'on obligeroit l'ennemi à faire des marches ruineuses, à essuyer mille et mille combats, dont l'issue ne pourroit jamais avoir de suites importantes et fâcheuses pour les François, toujours à portée de manœuvrer à couvert de leurs lignes de redoutes, sans donner aucune prise, toujours à portée de se rallier à l'appui des séries redoutables de postes ininsultables, s'ils venoient à essuyer quelqu'échecs ; tandis que le moindre désastre perdroit l'ennemi sans retour.

Je conçois que l'on répétera, jusqu'à la satiété, qu'il faudra bien du monde pour les garder (1), mais encore une fois on doit considérer que ce monde s'emploie, sans né-

(*) Il n'y a pas de redoute qui ne puisse être construite et gardée par les hommes répartis sur 4 à 5 lieues quarrées d'un pays très-peuplé, et dont la population, en y comprenant celle des villes, ne peut s'évaluer moins de 1500 hommes par lieue quarrée ; ce qui fait 7500 personnes, pour l'étendue ressortissante à chaque redoute : population sur laquelle on peut trouver 1500 hommes en état de porter les armes. 500 hommes peuvent en construire une en quatre jours, et 500 la défendroient un mois.

cessiter à de grands déplacemens, et qu'une nation qui a près de cinq millions de défenseurs ne doit rien trouver d'impossible ; si principalement on met en œuvre les moyens que je vais indiquer, d'enflamer par des récompenses capables des plus grands effets, d'un zèle qu'aucun peuple n'a pu ressentir, tous les défenseurs de l'Empire Français.

Ce qui doit rendre notre plan prétieux, ce ne sont pas seulement, les formes nouvelles de nos retranchemens et de nos redoutes ; ce ne sont pas seulement les puissants et redoutables effets de nos dispositions défensives souteraines, ce ne sont pas seulement, les effets non moins prodigieux que nous pouvons procurer aux différens tirs de l'artillerie à bouches à feu métalliques (*) ; ce ne sont pas les intrépides

(*) C'est pour distinguer nos canons, nos obusiers, nos mortiers, etc., des fourneaux de mines, Ceux-ci ne sont, à proprement parler, que de vastes pierriers au moyen desquels les mineurs qui sont chargés de l'exécution de l'artillerie souterraine, appliquent immédiatement les effets de la poudre aux objets qu'ils veulent bouleverser ou détruire.

D'après ce que l'on vient de dire, il est clai

et nombreux défeuseurs que nous pouvons soulever contre les efforts des tyrans, par des moyens qui ne sont qu'à nous : ce sout les dispositifs, que nous avons à proposer pour l'emploi des troupes chargées de la défense de ces retranchemens. Mais nous ne saurions trop le répéter, que nous pourrions nous faire avec tous ces puissans moyens si nous ne sommes puissamment secondés par les magistrats du peuple, par tous les dépositaires de l'autorité.

Il est important que ces magistrats, que ces déposisaires se hâtent de faire tout ce qu'il sera

que les mineurs font nécessairement partie de l'artillerie. Cependant, MM. les ingénieurs qui, dit on, dominent dans le comité militaire, on ne sait pourquoi, se prévalant de cette circonstance, veulent réunir à leur corps, malgré les réclamations du corps de l'artillerie, malgré les mineurs eux-mêmes, cette partie de la force publique, destinée aux opérations de la guerre souterraine. Ils s'occupent principalement de cette petite guerre intestine entre les deux corps..... au lieu de s'occuper des grandes choses, pour lesquelles ils ont été principalement envoyés, au lieu de s'occuper de restaurer les moyens de défense de l'empire !

possible et de solliciter encore autant qu'il peut-être en eux la bonne volonté des citoyens; pour se procurer des vivres, pour se procurer des armes de toutes natures, pour se procurer de la poudre, car ce qui est à Paris, joint à ce qui peut se trouver à Essone, ne peut à beaucoup près suffire, non pas à nos besoins, mais même au plus absolu nécessaire.

Depuis long-tems je me suis efforcé de le faire entendre: mes efforts ont été vains; j'ai parlé à des sourds, à des hommes peu habitués aux combinaisons militaires, et encore moins habitués à porter leurs regards dans l'avenir. Ainsi par une fatale combinaison de circonstances, ce qui auroit dû me faire écouter avec plus d'attention a été la cause du peu de succès de mes observations. Les gens les plus sages, les citoyens les plus zélés, me disoient vous ne vous ferez entendre que lorsque le danger sera éminent! Il l'est citoyens, il l'est plus que vous ne pensiez qu'il pourroit être : joignez vos efforts aux miens, pour qu'enfin l'on fasse tous ceux qui sont au pouvoir d'un grand peuple pour sauver la chose publique, pour assurer la liberté, et pour la faire reposer avec gloire sur des bâses que nous aurons su rendre inébranlables.

CHAPITRE VI.

Récapitulation des avantages des redoutes, et des forts provisionnels. Ces avantages prouvés par le projet du comte de Saxe, pour l'envahissement de la Pologne. Manière dont l'artillerie à cheval pourroit renforcer les divers moyens de défense proposés. Dispositif des troupes pour soutenir une attaque quelconque dans les retranchemens proposés par l'auteur. Armes de supplément, fouguettes, etc. Moyens d'enflammer le courage des citoyens par des récompenses dignes d'une nation puissante, de soulever contre les tyrans une masse de forces imposantes, capable de les écrâser sous les débris de leurs trônes. Barbarie atroce en usage dans les armées Prussiennes et Autrichiennes.

Les redoutes dont nous venons de conseiller un si grand usage, offrent des avantages incontestables, quand elles seront employées comme nous le proposons, et quand, construites comme nous avons conçu qu'elles devoient l'être, elles seront susceptibles de la résistance la plus insurmontable; alors, elles égaleront ces places du moment (1) avec lesquelles nous sommes restés en Allemagne, tant que nous avons voulu nous y maintenir, malgré les défaites les plus humiliantes et les plus multipliées. Ces défaites étoient, on ne sauroit trop le redire, la suite des choix ineptes de généraux fait par une cour corrompue: elle se jouoit de la vie des plébéïens, elle choisissoit toujours (2) parmi ces mêmes nobles qui veulent

(*) Telles que Gottingue, Fritzlar, Zignaim, Cassel, etc., et plusieurs autres dans lesquelles nos troupes ont su faire, sans pouvoir être forcées, des résistances de plusieurs semaines.

(*) Et cela malgré les services du brave Chevert, dont le talens servoient à couvrir la nullité des prétendus grands seigneurs; talens qui dès-lors étoient entravés et ne pouvoient servir aussi utilement qu'ils l'auroient pu faire, si des hommes

en ce moment, vous imposer le joug du plus honteux esclavage, et qui, pour réussir dans ce coupable projet, n'ont pas eu honte de vous susciter pour ennemis, tous les tyrans de l'Europe. Ils auroient accumulés sur vos têtes, s'ils l'eûssent pu, tous les fléaux les plus destructeurs, comme ils ont suscité tous les désordres, dans les diverses régions de l'empire.

Un grand maître dans l'art de la guerre, ce Maurice qui vous a fait vaincre si souvent et d'une manière si glorieuse, avoit tant de confiance dans l'emploi raisonné des redoutes et des fortifications provisionnelles, qu'il donne, comme je l'ai déjà dit, un moyen d'assujettir la Pologne avec des forces même assez peu considérables, et de s'y maintenir contre les efforts de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Ce moyen, à l'examen, acquiert les plus grands dégrés de probabilité : puissent les Polonois en faire usage contre ces Moscovites féroces qui voudroient tenter de leur réimposer le joug honteux sous lequel ils les ont tenu si long-tems asservis. Ils le pourroient avec d'au-

comme Chevert, et tant d'autres, eussent été employés en chef.

tant

tant plus d'avantage, que M. de Montalembert a beaucoup perfectionné ce genre, comme l'attestent, et ses ouvrages, et ses travaux à l'île d'Aix (*).

(*) Les Polonois pourroient non-seulement se maintenir dans ce qui leur reste de leur pays démembré, mais même se réintégrer dans la possession des pays envahis par les puissances copartageantes. Je voudrois trouver le moyen d'en conférer avec quelques-uns d'entr'eux, amis de la liberté, j'aurois bien de la satisfaction à leur développer mes vues à ce sujet. Je suis persuadé qu'ils verroient combien sont immanquables les plans que jepuis développer à cet égard. Les Français pourroient de même, pour les seconder, prendre des établissemens, soit sur les côtes de la Poméranie, soit à l'embouchure de la Vistule, soit le long des côtes de la Prusse, voisines de la Courlande et de la Samogitie, et si l'on nous écoute, nous montrerons comment ces établissemens sont susceptibles d'acquérir toute solidité, d'inquiéter nos ennemis et de nous mettre à portée de soutenir vigoureusement les Polonois.

En attendant qu'on nous écoute, les lecteurs, curieux d'apprécier les moyens, tant des autres que de nous, que nous pourrions mettre en œuvre, peuvent consulter le tom. II de la Fortifi-

Une nombreuse artillerie à cheval donneroit une bien grande consistance à l'emploi de tous les moyens défensifs que nous avons proposés. Cette artillerie, constituée et organisée comme nous avons conçu qu'elle devoit être, n'auroit rien à craindre de la nombreuse cavalerie des ennemis; elle pourroit merveilleusement appuyer notre brave infanterie, et lui faciliter les moyens de hazarder en plaine, et même à grandes distances de nos lignes de redoutes, tous les mouvemens que le bien de la chose publique pourroit lui commander : à plus forte raison, cette artillerie pourroit-elle seconder tous les mouvemens de nos bataillons, afin de soutenir nos redoutes menacées, et pour secourir et dégager celles qui pourroient être attaquées et surprises.

Qu'on imagine la surprise de l'ennemi attaquant une de nos redoutes, lorsque sur chacun des flancs de son attaque, paroîtroient plusieurs

cation perpendiculaire de M. de Montalembert, pag. 154 et suivantes, jusqu'à la pag. 172, et les pl. VI et VII de ce même volume; le cinquième volume, pag. 50 et suiv., en y joignant l'examen des pl. IV, X et XI du même cinquième volume.

brigades d'artillerie à cheval, qui le chaufferoient vigoureusement, chacune avec 15 ou 20 bouches à feu, soutenues des feux de 80 et même de 100 grosses amusettes; qu'on imagine ses craintes et son étonnement, à la vue des corps de notre brave infanterie prêts à le charger, en colonnes à petits fronts (*), sitôt

(*) Ne pouvant tout dire dans cet ouvrage, que j'aurois voulu pouvoir rendre encore plus court, je suis forcé non seulement de passer sur beaucoup de choses que dans l'exécution je suis fort en état de suppléer, ou plutôt de ne pas obmettre, mais encore de renvoyer à mes précédens ouvrages; je puis le faire d'autant plus facilement, que depuis long-tems j'ai prévu que les hostilités de nos ennemis n'auroient pas le sens commun, ou plutôt seroient absurdes, inconcevables, s'ils n'avoient formé le projet de venir à Paris, pour river les fers que le despotisme ne manqueroit pas de nous imposer, en apparence, légalement, conjointement avec les amis de la liste civile.... Dans la circonstance actuelle, je suis forcé de renvoyer au sujet de ces colonnes à petits fronts, à mon manuel du citoyen armé de piques, et à mes nouveauv Elémens de fortification, pages 687 et suivantes, ainsi qu'à la pl. V, pl. que nous avons tirée de M. de Montalembert.

que les pertes occasionnées, tant par les décharges et la résistance des défenseurs de la redoute, que par le jeu des fourneaux de mines, que par les tirs multipliés et très-meurtriers, (*si l'on employe nos cartouches*) de l'artillerie à cheval, auroient introduit le désordre dans les corps que cet ennemi feroit agir. Ces attaques auroient d'autant plus de succès, que les troupes qui les exécuteroient, contre des assaillans énervés par des pertes immenses, seroient appuyées doublement, et par les redoutes collatérales, et plus intimement par les corps d'artillerie à cheval qui les flanqueroient de très-près.

Toutes les fois que nous aurions à défendre des retranchemens isolés et abandonnés à leurs seules forces, nous recommanderions sérieusement à ceux dont les efforts seconderoient les nôtres, de diviser, en plusieurs actes, les procédés de leur défense.

Tant que l'ennemi seroit loin, il faudroit s'attacher à faire, contre lui, le feu le plus vif et le mieux ajusté. Si l'ouvrage défendu a plusieurs rangées de fourneaux de mines, il faut laisser l'ennemi essuyer au moins une explosion, et profiter du désordre où il doit être

pour sortir sur ses flancs, et augmenter son désordre. Si l'ennemi s'opiniâtre, s'il revient à la charge, il faut rentrer avec prudence et fermeté, de manière à lui en imposer pour qu'il ne suive pas de trop près, et sitôt qu'il sera revenu, sur la zône soumise à l'action des fourneaux, lui faire essuyer encore une explosion.

Si l'on se donne la peine d'examiner les pl. XIV et XVII de ma nouvelle édition de Gaudi, on verra que cette seconde rangée de fourneaux (*pour la disposition de laquelle j'ai appliqué à la défensive souterraine des petits postes et des fortifications de campagne, une découverte que, par un abus incroyable d'autorité, fomenté par la jalousie des nobles ignorans* (*), *on a laissé presqu'anéantir*), doit occasionner une perte

(*) On ne sauroit s'imaginer tout ce que Bélidor eut à souffrir, pour avoir découvert les effets du globe de compression, que j'applique le premier à cette seconde disposition défensive souterraine. Sans le prince de Conti défunt, Belidor eut été perdu pour les sciences et pour les arts, sa découverte n'auroit pu servir à prêter de nouvelles forces aux défenseurs de la liberté. M. de Montalembert qui fournit, comme on l'a pu

effroyable à l'ennemi. Si, malgré ce dernier désastre, il s'opiniâtre (*), il trouvera encore l'abbatis, marqué dans les figures 1 et 2 de la pl. XVI de la nouvelle édition de Gaudi, ainsi que dans la planche II du manuel du citoyen armé de pique : cet abbatis sera difficile à forcer, non-seulement parce que l'artillerie de l'ennemi n'aura pu l'atteindre, mais encore parce qu'il sera soutenu de très-près par les feux du parapet de l'ouvrage, et par ceux de

voir, bien plus de moyens encore et plus de forces à cette belle cause, a été grandement en butte aux menées de la haine et de la jalousie, par cela même qu'il a vengé la mémoire de Belidor, et rendu un digne hommage à ses rares et grands talens.

(*) Il faut, pour vaincre plus sûrement, estimer son ennemi, et lui supposer même beaucoup plus d'énergie, de courage, de ressources et de moyens, qu'il ne paroît en avoir.

Il est cependant certain que ces seconds fourneaux qui bouleversent une zône du double plus large que la première, par les effets des globes de compression, occasionneroient une perte effroyable à l'ennemi ; perte bien capable de le rebuter, et même d'anéantir ses moyens.

la fausse braie, ou berme palissadée, du profil n°. 2 de la planche XVI (*de la nouvelle édition de Gaudi*). Une garnison nerveuse devroit faire une sortie dans le tems de l'attaque de l'abbatis. La discussion de cet ouvrage, et de ceux qui le couvrent, morcelleroit les troupes de l'ennemi : elles ne pourroient toutes descendre dans l'espèce de chemin couvert formé par les glacis destinés à garantir l'abbatis des tirs de l'artillerie ennemie, qui seuls peuvent en faciliter l'attaque, et qui cependant ne peuvent avoir nulle prise dan cette disposition que j'ai imaginée le premier. Un génie bienfaisant me l'a sans doute inspiré pour me mettre à même d'en faire hommage à mes concitoyens, afin de leur faire défendre, par des moyens nouveaux, la cause de la liberté. Si l'ennemi poursuivoit la sortie, parce qu'elle seroit fort inférieure en nombre aux troupes dont il pourroit disposer, etc., on pourroit lui faire longer ou parcourir la zône soumise aux effets de notre dispositif de défensive souterraine : il ne pourroit le faire sans être exposé au feu préparé du retranchement, au parapet intérieur, et ensuite à de nouvelles explosions des fourneaux collatéraux. S'il veut se soustraire à ces explosions, alors la sortie n'a rien à craindre :

elle opère avec sécurité, et se retire de même.

Mais, en supposant que l'ennemi, malgré les effets des sorties, malgré la défense de l'abbatis que nous avons su rendre si redoutable par lui-même, et par les défenses que nous lui avons ménagée, puisse encore forcer la berme palissadée, (*voyez fig. 2. de la planche XVI de Gaudi*) il ne pourra le faire sans être exposé à être chargé en flanc, tant dans le fossé, pendant l'attaque, que sur la berme, malgré son peu de largeur, après le succès de cette attaque. Il faut enfin qu'il franchisse, après tous ces combats, le grand parapet. Dans la disposition défensive applicable aux ouvrages pour lesquels on auroit adopté un pareil profil (*), je retire

(*) Dans le profil que j'ai imaginé tout récemment, et qui semble m'avoir été inspiré par le desir de combattre le péril qui nous menace, avec des moyens aussi puissans que nouveaux, l'ennemi ne seroit encore qu'au début de ses travaux et de ses peines.... Cependant, ce profil ne seroit pas beaucoup plus dispendieux que celui de cette fig. 2. de la pl. XVI. On a vu, dans le cours de cet ouvrage, quelles sont les raisons qui m'ont empêché de le faire connoître.

Ce profil seroit sans doute plus avantageux

alors le gros des troupes dans l'ouvrage ; je ne laisse, pour défendre le parapet, que des piquiers, ou pertuisanniers, aidés des plus habiles tireurs, qui doivent s'appliquer à choisir, sans trouble et sans précipitation, les hommes à mesure qu'ils pourroient se montrer sur le parapet.

Le reste de la garnison, de l'ouvrage, doit être formé au moins en deux corps : l'un destiné à charger l'ennemi dès qu'il aura pu parvenir à pénétrer et à former un corps quelconque d'une certaine consistance; l'autre destiné à exécuter une sortie sur le flanc des troupes attaquantes.

Si l'on défendoit un poste fermé, fortin ou redoute ; si l'on prévoyoit ne pouvoir chasser l'ennemi de l'ouvrage ; alors, sans balancer, il faudroit que toutes les troupes de cette garnison, formant plusieurs petites plésions, sortissent rapidement par le côté le plus distant du gros des troupes de l'ennemi, pour, après

pour des redoutes rondes, que pour toute autre espèce de fortification; cependant, il pourroit être employé très-utilement, avec de légères modifications, pour toutes sortes de retranchemens.

avoir fait donner jeu à tous les fourneaux qui pourroient n'avoir pas été mis en explosion, former leur retraite sur le point où elles espéroient arriver le plutôt et le plus sûrement (*).

Il n'y a pas de doute que, pour peu que leur audace soit secondée par les mouvemens des garnisons, des redoutes collatérales, ou des

(*) C'est ce que fit M. Peri, gouverneur de Hagneau; c'est ce que fit après sa glorieuse défense à Crachenitz, le comte de Saxe, à la tête de 17 ou 18 domestiques, etc.; c'est ce qu'auroit fait Charles XII à la tête des 60 hommes avec lesquels il avoit défendu sa maison, près de Bender, contre 26,000 Turcs et contre 12 pièces de canons ou mortiers; si, au lieu de défendre une maison isolée, toute en feu, il eut défendu une bonne redoute, comme celle que nous proposons, et que cette redoute eût été appuyée, par ses flancs, à plusieurs autres redoutes, ainsi qu'à des troupes nombreuses qui auroient protégé ses manœuvres: certainement alors il auroit réussi.

Tel poste que défendent nos gardes nationales, ou autres citoyens armés, il faut qu'ils se fassent une loi de tout tenter pour percer à travers les ennemis, dès qu'elles ne pourront plus défendre les endroits confiés à leur valeur.

places voisines ; par ceux des détachemens de l'artillerie à cheval, des grosses garnisons, ou des corps d'armées, ou même des gardes nationales, attirées par le bruit de l'attaque, leur retraite ne se fasse très-glorieusement. Le pis aller, en cas qu'elles ne soient pas soutenues, seroit d'être réduit à mettre bas les armes, et à se rendre prisonnières de guerre ; et c'étoit le sort qu'elles ne pouvoient éviter, si l'on suppose, comme nous le faisons, que le poste étoit devenu insoutenable : et ce sort, avec plus de conduite, de courage et sur-tout d'intelligence, elles pourront toujours espérer de s'y soustraire, en prenant le parti d'agir vigoureusement et de se frayer un passage, pour faire retraite, à l'instant où l'ennemi parviendroit à s'emparer du poste qu'elles étoient chargées de défendre. Le courage seul qui porte à s'enterrer sous les débris d'une place ou d'un poste fortifié, est sans doute estimable ; mais les actes répétés d'un pareil courage affoiblissent l'état, en le privant de ses plus fermes défenseurs : le courage éclairé qui fait encore plus de résistance, et qui sauve les garnisons, les conserve pour de nouvelles actions de vigueur et d'éclat, est bien plus estimable puisqu'il est

plus utile et qu'il cause plus de pertes à l'ennemi, sans causer autant d'affoiblissement aux patriotes qu'il sert.

Dans la défense des grands retranchemens, comme ceux que j'ai indiqués pour envelopper Paris, on a bien plus de ressources et de moyens pour désoler l'ennemi, par des sorties contre lesquelles l'assiégeant pourroit peu de chose. Quand cet ennemi auroit pu avoir franchi les parapets intérieurs des retranchemens, (ce qu'il n'auroit pu faire qu'après avoir essuyé les explosions des fourneaux, les décharges des chasseurs, celles des obusiers et canons de notre artillerie légère) il seroit d'abord battu d'écharpe, d'enfilade et de revers, par les longs côtés de redoutes à flèches, d'écharpe et de front par l'artillerie à cheval, par l'artillerie de campagne, et par les chasseurs qui se seroient retirés en arrière des parapets : il ne pourroit que faire peu de résistance, s'il étoit ensuite vigoureusement chargé par la cavalerie, ainsi que par des corps de piquiers, rangés en colonnes (*) : il y a

(*) M. Dupuis-Lauron, dans l'ouvrage sur la tactique qu'il vient de publier, fait une observation qui consolide l'excellence du dispositif que

mieux ; l'artillerie à cheval qui, dans le début de l'engagement, auroit été tenue en réserve, venant à joindre ses feux à ceux de l'artillerie de campagne qu'on auroit retiré des embrâsures et d'auprès des parapets, donneroit une augmentation de forces et de moyens dont la puissance et l'efficacité, senties des troupes attaquantes et attaquées, ne pourroient que re-

nous indiquons dans notre manuel du citoyen armé de piques, et que nous conseillons encore ici; c'est qu'une troupe ébranlée se trouve soutenue plus efficacement par une troupe armée d'une manière différente, que par une troupe armée comme elle.

Les chasseurs qui bordent le retranchement sont armés de fusils ; ils ne sont point, à proprement parler, ébranlés ; mais leur mouvement rétrograde, auquel on a dû les préparer pour qu'il les intimide encore moins, n'est cependant occasionné que par l'impuissance de leur feu, qui n'a pu empêcher l'assaillant de pénétrer dans le retranchement. Dès-lors, les piquiers, rangés en colonnes qui n'ont point éprouvé l'impuissance de leurs armes, doivent donc charger, avec plus de résolution, l'ennemi qui aura pu pénétrer, que ne pourroient le faire des corps de fusiliers : il en est de même de la cavalerie.

lever infiniment le courage de ces dernières, en même tems que ces forces nouvelles intimideroient, ralentiroient et diminueroient considérablement les mouvemens, le courage et l'impétuosité de l'attaquant.

Ces retranchemens, séparant l'ennemi de son artillerie, de sa nombreuse cavalerie, atténueroient ses forces, et mettroient les défenseurs de la liberté en état d'attaquer, avec tous leurs avantages, les corps d'infanterie ennemie, qui auroient pu percer, malgré les feux du retranchement, malgré les explosions réitérées des fourneaux, malgré les sorties faites sur les flancs, pendant les différentes époques de son attaque, soit dans l'avant-fossé, soit sur le sol qui supporteroit l'abbatis, soit dans le fossé, soit sur la berme palissadée, soit même sur le parapet du retranchement (*).

(*) Cette manœuvre audacieuse qui n'exigeroit que quelques hommes intrépides, ne pourroit qu'avoir un grand succès, si, en même tems quelle seroit tentée, les troupes qui seroient sur la défensive, sortoient sur les flancs et même sur les derrières des colonnes d'attaque.

On exerce les troupes aux évolutions ; il fau-

Les grandes sorties que je propose, pour les retranchemens d'une certaine capacité, pouvant et devant être exécutées moins par des détachemens que par de petites armées; on croira peut être que nous perderions une partie des avantages que nous obtenons de l'emploi des retranchemens (*de séparer l'ennemi des différentes armes qui composent ses armées, et sur-tout de sa cavalerie*) sur-tout n'ayant pas une nombreuse cavalerie, ou même n'en ayant pas du tout.

Mais d'abord, il n'est pas impossible d'avoir de la cavalerie, en enrégimentant la gendarmerie nationale, au moins pour le tems de la guerre : de plus, il y a des moyens que je puis indiquer, d'augmenter cette cavalerie; par les chevaux d'équipage, par ceux des ci-devant gardes du Roi, par les chevaux de chasse. Ensuite, on peut suppléer à la cavalerie

droit se hâter de les exercer à la défense des postes fortifiés, sur une partie de retranchement de la nature de celui que j'ai indiqué. Alors, on pourroit figurer tous les procédés de l'attaque et de la défense, de manière à faire concevoir aux troupes quels peuvent être leurs immenses avantages, en faisant valoir des fortifications provisionnelles comme celles que je propose.

par l'artillerie à cheval, par les lionaises de Bonneville, par quelques autres moyens. On peut y suppléer encore par des Fortins, par de bonnes redoutes en avant, placées sur les points les plus avantageux, à portée d'être soutenues des feux de la ligne, auxquelles s'appuyeroient les troupes de la sortie. Tandis que les feux partant de ces forts et de ces redoutes, écarteroient la nombreuse cavalerie des ennemis, qui pourroient nous donner les plus vives inquiétudes si l'on n'adoptoit pas un systême de guerre tout nouveau, tel qu'est celui que je propose.

On dira que l'ennemi attaquera ces redoutes, en avant de la ligne de retranchemens contigus, formant la véritable enceinte, si l'on prend garde à l'étendue de chaque partie des lignes, on verra que l'ennemi feroit écraser la plus nombreuse armée, s'il attaquoit toutes celles rependues sur ces grands fronts, et encore sans pouvoir former l'espoir de réussir. S'il se borne à deux ou trois, pour pouvoir former une trouée qui lui permette de se porter en avant et de faire un grand effort sur le retranchement, alors les redoutes dont il auroit négligé la conquête, permettroient, à un grand

corps

corps de se porter sur le flanc de l'ennemi ; sans que cet ennemi puisse se prévaloir de sa cavalerie pour inquiéter les flancs de la sortie.

Pour démontrer promptement tous les avantages d'une pareille deffensive ; il faudroit, je le répète et l'on ne sauroit trop le répéter, en faire les manœuvres, et les réitérer, plusieurs fois ; sur des retranchemens, ou des parties de retranchemens, exécutés dans toutes leurs proportions. C'est en ce moment l'exercice le plus utile auquel on puisse occuper les citoyens armés.... ; on doit concevoir que le peu de tems dont nous avons à disposer ne nous permet pas le loisir de pou-voir tout dire.

Une chose certaine, et qui doit doublement engager tous les citoyens à presser de tout leur pouvoir l'exécution des mesures que je viens d'indiquer (celle principalement qui consiste à fortifier Paris) c'est que si quelque chose peut empêcher les progrès de l'ennemi, et même lui faire perdre le désir de se porter sur Paris, c'est d'exécuter ce que je propose. Que pouroit-il espérer alors ? qu'est-ce que le comité Autrichien pouroit espérer ? qu'est-ce que les ennemis de la liberté pouroient espérer, si ces mesures étoient résolues, si l'on avoit pris les

moyens d'en presser vivement l'exécution, si sur-tout le général étoit d'une caste plebéïenne, et non point un ci-devant comte ou marquis? Il faudroit encore que l'opinion publique fortement et bien rigoureusement prononcée, put exciter le zèle et le patriotisme de l'assemblée nationale, dont les membres les plus patriotes me paroissent bien égoïstes, bien peu ardens, et, sur-tout, bien peu propres à estimer, ce qu'elles valent, les grandes conceptions (1)

(*) Le patriote Palloi est toujours certain d'être accueilli avec ses médaillons, ses petites bastilles et autres belles choses: il exciteroit l'enthousiasme s'il apportoit un cent de fers de piques, forgés avec les verroux de la bastille: on croiroit que ces piques, comme la lance merveilleuse d'Astolphe, vont renverser l'ennemi d'une lieue loin... Quand une assemblée nationale perd deux séances par semaine à se laisser bercer du petit récit, des petits travaux du patriote Palloy, sur les cailloux, sur les ferremens de la bastille, sur de pareilles niaiseries..... qu'elle est loin de sentir l'importance des objets et des opérations qui lui sont confiés!

M. Carnot vient de proposer de faire fabriquer 300,000 piques. La proposition de M. Carnot est décrétée, sans même qu'on se soit donné la peine de choisir le modèle de pique le meilleur,

et à prendre des résolutions importantes, et faites pour nous conduire directement et promptement au but. Quant donc pourrons nous

soit des tridents proposés par M. Dupuis-Lauron, officier-général, soit par l'auteur du manuel du citoyen armé de piques; et cela lorsqu'on a laissé dans l'oubli la proposition à l'assemblée de faire fabriquer des fusils, des bouches à feu, des cartouches d'une invention nouvelle, etc. etc., et autres choses mille fois plus propres que des piques mal faites à arrêter l'ennemi! Le malheur de la proposition décrétée, sur la demande de M. Carnot, c'est que les peuples abusés peuvent croire, jusqu'à ce que l'ennemi les détrompe d'une manière bien funeste pour la chose publique, que ces 300,000 piques vont tenir lieu de 7 à 800,000 fusils qui nous manquent, de plusieurs milliers de grosses bouches à feu qui nous manquent, de tant de milliers de barils de poudre qui nous manquent, de tant de milliers de boulets de tous calibres qui nous manquent, de tant de milliers de bombes, d'obuses, de balles à cartouches, de tous calibre, qui nous manquent, et de tant d'autres choses dont on nous a privés à dessein, et dont l'assemblée auroit bien pu ordonner la fabrication comme elle a ordonné celle de 300,000 piques.

espérer, des peuples, des choix convenables? les hordes d'avocats, de gens de plume et d'écritoire, de l'ancien régime, qu'ils ont disséminés dans l'assemblée, dans les places municipales, et de département; par-tout enfin, peuvent se vanter d'avoir conduit la France sur le bord de l'abyme : heureux encore s'ils reconnoissent leurs erreurs assez à tems pour qu'on puisse sauver et l'empire et la liberté. Quant a moi j'aurai rempli ma tâche de citoyen, en dénonçant les abus et sur-tont en montrant le remède : il ne me reste plus qu'à montrer par quels moyens j'imagine qu'on peut faire lever et mettre en armes uue grande partie de la nation; par quels moyens l'on peut enflamer, par de grandes et magnifiques recompenses, ceux des citoyens qui prendront les armes; et cela sans surcharger beaucoup nos finances. J'assure, j'affirme, sur mon honneur, que j'ai les moyens, les plus cer-

L'assemblée pouvoit fort bien apprendre que ses devoirs et ses nombreuses obligations ne sont pas remplies, quand elle a entendu à sa barre quelques verbeux flagorneurs qui viennent lui parler sans rien dire.

tains, les plus immanquables de faire face aux dépenses, dans lesquelles pourroient entraîner les mesures que j'ai proposé et celles que je vais proposer encore. Mais comme les avocats, les banquiers, les parleurs de l'assemblée, craignent d'aborder les questions tendantes à faire connoître l'état de nos finances, ainsi qu'à faire connoître les moyens les plus propres à les régénérer ; sans doute que je trouverai parmi eux les mêmes oppositions, pour cet objet, qui est essentiel, que j'en trouverai, contre mon plan de deffense pour Paris et pour la France, parmi les militaires, ou plutôt parmi les faiseurs du comité militaire. Mais si le peuple veut sauver Paris, si l'on veut sauver l'empire, il faudra bien adopter les mesures qui peuvent remplir ce salutaire objet : et comme l'exécution des moyens militaires que j'ai proposé, repose, en partie, sur les opérations de finance et d'administration, dont j'ai formé le plan ; il faudra bien, si personne n'a rien à proposer de meilleur, qu'on adopte mon travail sur l'un et sur l'autre partie (1).

(*) L'urgence seule et l'imminence des grands dangers (que font courir à l'empire, et la conti-

On conçoit que ce n'est pas ici qu'il convient d'entrer dans le détail des opérations de finance et d'administration, qui fourniront les moyens d'améliorer nos revenus et de subvenir aux dépenses dans lesquelles pouvent entraîner les mesures nouvelles que je vais développer.

nuelle adoption des palliatifs, des demi-mesures, etc., et l'insousiance des patriotes, la basse, la tyrannique et repoussante jalousie des faiseurs) peuvent faire adopter les vrais, les seuls, les grands moyens de sauver les peuples du joug du despotisme et des fureurs de leurs tyrans; encore faudra-t-il que les peuples manifestent hautement et clairement leurs volontés souveraines.

Il en sera de même s'ils veulent enfin jouir du bonheur que doit faire naître, propager et rendre commun à tous; le régime de la liberté, bonheur dont ils n'ont pas encore même entrevu l'aurore depuis trois ans que la révolution est commencée! Cependant, tous les élémens de ce bonheur, non-seulement existent, mais ils sont magnifiques et nombreux. Qui a pu empêcher de les mettre en œuvre? Les mauvais choix des peuples, ou plutôt des citoyens prétendus actifs! Mais sauvons d'abord l'empire; rallions-nous tous pour cela: c'est un préliminaire indispensable; après nous pourrons parler de bonheur.

Voulant terminer, je me bornerai à exposer ce qu'il convient de faire pour avoir promtement; sous les armes, une grande et puissante force armée ; pour enflamer chez tous ceux qui pouront la composer, la bravoure, l'ardeur martiale, le zèle patriotique, toutes les vertus qui peuvent servir à mettre en état de bien défendre la cause de la liberté.

Il me paroit que pour terminer indubitablement la guerre dans laquelle nous sommes engagés, que pour la terminer promptement, il faut faire de grands efforts, et les faire sans différer : il faut par des sacrifices, ou plutôt par des justes et légitimes indemnités, réchauffer le zèle des citoyens qui, pour voler à la défense des frontières ou de la capitale menacée, comme étant le foyer du patriotisme et des lumières, quitteront leurs affaires, et même leurs intérêts les plus chers, pour répondre à l'attente de la patrie en danger : il faut joindre, à ces indemnités, l'espoir des chances les plus heureuses et les plus brillantes : il faut combiner ces chances avec les moyens pécuniaires de l'empire et cependant les rendre telles, que jamais, aucunes des récompenses destinées aux plus glorieuses actions, n'ayent

été aussi magnifiques, aussi dignes d'un grand peuple, qui a la conscience qu'il combat, non seulement pour ses intérêts, mais encore pour ceux de l'humanité entière. Il faut associer à ces récompenses les familles des guerriers qui les auront méritées (1); il faut encore y associer tous les étrangers que la haîne des tyrans, que le desir d'être libre, conduira sous nos étendards : il faut sur-tout faire traduire dans toutes les langues le décret, qui prescrira ces mesures, et le répandre, avec une explication relative si elle est nécessaire, avec les soins les plus recherchés, avec la plus magnifique profusion, dans tous les pays, employant

(*) Non-seulement c'est une justice, mais encore rien ne me semble plus propre à faire germer dans tous les cœurs, l'amour de la vraie gloire et de la patrie. Combien les femmes, les sœurs, les mères, etc., ne seront-elles pas empressées de pousser les hommes auxquels elles seront attachées, par des nœuds aussi respectables, à prendre les armes et à bien mériter ? Quel François peut ignorer l'ascendant d'un sexe enchanteur, sur-tout lorsqu'il montre la gloire, acquise en sauvant la patrie, comme le titre le plus précieux, comme le titre le plus propre à mériter son estime, etc. ?

même l'appas des recompenses pour tous ceux qui auront favorisé, ou facilité, ou exécuté cette salutaire distribution (2) ; eufin, comme

(*) L'un des moyens de réussir seroit de gagner (et ces messieurs se laisseront facilement séduire par un modique intérêt) les journalistes aristocrates dont les journaux pénètrent chez nos ennemis, et de farcir, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans un même moment, ces journaux de toutes ces déclarations et de leurs traductions. Si ces messieurs, contre toute attente, ne s'y prêtoient pas volontiers, alors il faudroit prendre des mesures pour les y forcer, et agir comme le prince d'Orange fit avec son secrétaire. On sait que ce secrétaire pervers trahissoit son maître, et envoyoit aux ennemis qu'il étoit chargé de combattre, les résolutions les plus importantes à tenir secrètes. Le prince s'en étant apperçu, le fit saisir, le força d'écrire des instructions bien contraires à celles qu'on attendoit de lui, et après avoir ainsi tourné, contre les séducteurs, leurs trames et leur défaut de loyauté, il livra le traître à toute la sévérité des loix. C'est ce qu'on pourra faire à l'égard des écrivains qui n'ont pas honte d'appeler l'étranger, de desirer et de vanter ses succès, etc.; si on le juge à propos, après qu'on s'en sera servi pour répendre, chez les étrangers, ce qu'on aura

il est juste de récompenser d'avantage, d'abord ceux qui ayant commencé la guerre ont été les victimes des perfidies de la cour, des machinations criminelles, ou de la coupable impéritie des ministres ; et ensuite ceux qui seront les plus diligens à augmenter le nombre de ces défenseurs ; nous avons eû égard à ces considérations, nous avons même fait en sorte que les plus anciens militaires soient distingués à qualités égales, un ancien soldat sert plus qu'un nouveau ; c'est donc une justice que de le récompenser d'avantage. Nous n'avons pas besoin de faire observer, que tout soldat qui auroit fui devant l'ennemi, qui se seroit mal comporté, qui auroit enfin mérité d'être renvoyé de son corps, perdroit ses droits acquis, et ne pouroit en acquérir d'autres, (ce qu'il ne pouroit espérer que dans le cas ou son exclusion du service n'auroit pas des causes graves) qu'en rentrant dans les series à former. Nous n'avons pas besoin non plus de prévenir,

voulu y répandre. Au reste, on pourroit encore se servir, pour cette distribution, des nombreux patriotes qui sont parmi les émigrés, pour les surveiller et contrarier leurs opérations.

que pour jouir de la plénitude des droits acquis, aux récompenses que nous allons proposer de faire décréter, il faudroit que les citoyens se soumettent à l'obligation de ne pas quitter les armes tant que la guerre des tyrans ne seroit pas terminée, tant qu'on ne les auroit pas forcé de réparer tous les outrages, toutes les pertes occasionnées aux François, ne fûssent elle qu'à un seul citoyen (1). Après toutes ces explications préliminaires, il ne me reste plus qu'a proposer mon projet et mes idées, sous la forme de projets de décrets.

(*) Il y en a déjà eu malheureusement beaucoup de vexés. Les journaux ont rapporté, que des cultivateurs français avoient été enlevés pendant le séjour des Autrichiens à Bavay et ailleurs; que ces Français se vendoient, OUI, SE VENDOIENT dix écus à Luxembourg, pour de-là être conduits dans la Gallicie, dans la Transylvanie, d'où ces malheureux ne pourront jamais donner de leurs nouvelles. Les Prussiens les enverront en Poméranie, ou dans les deux Prusses; les Russes en Sybérie.... Il faut venger ces malheureux; il faut donner à leurs familles tous les secours qui dépendent de nous; il faut faire essuyer aux tyrans

L'Assemblée, considérant que la cause pour laquelle le peuple François soutient en ce moment la guerre contre les tyrans ligués d'une partie de l'Europe, est celle de l'humanité entière et des générations futures ; considérant que le peuple François, voulant déployer les plus prompts ainsi que les plus grands moyens pour cette guerre, ne pas laisser plus long-tems incertaine la décision de cette grande

tous les mauvais traitemens qu'ils auront reçus ; il faut ne pas poser les armes que nous n'ayons procuré, à tous les François qui sont sur le globe, la facilité de revenir dans leur patrie aux dépens des souverains qui les ont enlevés ou retenus, (comme j'en ai vu près de 30,000 dans les troupes prussiennes, réparties dans les provinces les plus reculées) et avec les indemnités et réparations payées par ces souverains. J'avois déjà fait, il y deux ans, dans les fastes de la liberté, une pareille demande. Le moyen d'accélérer le retour de ces Français qui végètent dans les deux Prusses, en Sybérie et ailleurs, est de leur mettre les armes à la main. Les expéditions maritimes que je propose, dans cet ouvrage, dans la Baltique, dans le Mer noire, au Kamchatca et ailleurs en fournissent les meilleurs moyens.

lutte du despotisme contre la liberté, voulant enfin proportionner les récompenses à l'importance de la cause, pour accélérer l'enrôlement de tous les citoyens qui peuvent prendre les armes, augmenter leur zèle et soutenir leurs efforts, etc., décrète ce qui suit:

Premier décret.

Il sera créé neuf series de chacune 100 mille rentes tontinières, et deux de chacune 50 mille rentes aussi tontinières, reversibles dans chaque serie sur chacun des survivanciers, et ne devant être éteintes que trois mois après la mort du dernier survivancier, les arérages desdits trois mois devant appartenir à ses héritiers ou légataires.

La première de ces series sera composée de 100 mille rentes de chacune 30 liv.; la seconde de 100 mille rentes de chacune 28 liv.; la troisième de 100 mille rentes de 26 liv.; la quatrième de 100 mille rentes de 24 liv.; la cinquième de 100 mille rentes de 22 liv.; la sixième de 100 mille rentes de 20 liv.; la septième de 100 mille rentes de 18 liv.; la huitième de 100 mille rentes de 15 liv.;

la neuvième de 100 mille rentes de 14 liv. ; la dixième de 50 mille rentes de 12 liv. ; la onzième de 60 mille rentes de 10 liv.

Les rentes de 30 liv. de la première serie seront distribuées, indépendamment des appointemens de grade quel qu'il soit, depuis le général jusqu'au simple factionnaire, aux plus anciens militaires : aucuns brevets, aucunes causes quelconques, ne pouvant faire compter d'années doubles, il en seroit de même pour toutes les series.

Les rentes de 28 liv. (seconde serie) seront distribuée aux 100 mille militaires plus anciens après les précédens.

Les rentes de 26 liv. seront accordées, soit aux plus anciens militaires déjà en activité de service, soit, si les militaires ne complettent pas le nombre de 300 mille, à ceux des citoyens armés, qui joindront le plus promptement possible cette troisième serie.

Les rentes de 24 liv. seront accordées de même, jusqu'à ce que la quatrième serie (aussi de 100 mille) soit complette. Ces rentes le seront également aux étrangers qui s'enrôleront dans les troupes françoises. Dès lors, et par ce seul fait, les étrangers seront reputés citoyens françois.

Il en sera de même des series suivantes.

Les femmes, ou les mères, ou les enfans des soldats tués en combattant, ou même morts les armes à la main, hériteront non seulement des rentes de leurs maris, pères, ou enfans légataires, s'ils n'ont point de femmes ni d'enfans ; avec cette différence cependant que les pères et mères, les femmes, etc. ne pourront jouir, leur vie durant, que du dixieme de la totalité de la serie (1), s'ils devenoient derniers survivanciers. Jusques là ils jouiroient de tout ce qui auroit pu être acquis par le décédé s'il n'eût pas cessé de vivre ; avec cette différence encore, que les eufans et légataires ne jouiront que jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de 21 ans. S'ils avoient acquis cet âge, alors ils hériteroient seulement des trois mois accordés au-delà du décès de leur parent (2).

(1) Si c'est la série première classe, alors, au lieu d'avoir 3,000000, ces héritiers auroient seulement 300,000 livres; un militaire, en service effectif, pourroit espérer, étant dernier survivancier, d'avoir le revenu de toute la série ; 3,000000 si c'étoit la première classe, 2,800,000 livres si c'étoit la seconde, etc.

(2) Comme par le cours des évènemens de la

Second décret.

L'Assemblée, considerant qu'il ne faut pas seulement, pour tromper l'espoir des tyrans, pour les punir de leurs tentatives sacrilèges, et pour terminer glorieusement la guerre, soulever une grande masse d'hommes de bonne volonté, remplis de zèle et de bravoure; mais qu'il faut que ces hommes soient bien armés; considérant que la négligence, ou la perfidie des agens du pouvoir a privé les François libres de la plénitude et même de la suffisante abondance des moyens de combattre leurs ennemis;

guerre, par la mortalité, etc. les citoyens armés composant chaque série, diminueroient de nombre, il arriveroit qu'au bout d'un certain laps de tems, les rentes tontinières seroient fort augmentées; alors, ces trois mois pourroient former une somme très-importante. Sans même parler de la famille du dernier survivancier, de la première classe, par exemple, qui hériteroit de 750,000 livres, supposons seulement l'époque où, dans cette série, il n'y auroit plus que quinze tontiniers, jouissant dès-lors de chacun 200,000 livres, les trois mois, accordés à leurs héritiers, formeroient 50,000 livres, etc.

considérant

considérant qu'il est important de se hater, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, de remplir cet effrayant déficit, après avoir arrêté un modèle de fusils de guerre, assez différens de ceux jusqu'à présent en usage, pour prévenir toutes possibilités de malverser, décrète ce qui suit :

Indépendamment du prix qui sera payé pour chaque fusil fabriqué d'après le modèle nouvellement produit, l'Assemblée accorde pour chacun des 200 mille premiers fusils, une rente tontinière de 9 liv. (*). Chacune de ces rentes existeront reversibles sur chacun des survivanciers, en raison du nombre de tontines qu'ils auront dans la serie, jusqu'immédiatement après la mort du dernier survivancier, à moins qu'ils ne soient mariés ; auquel cas, leurs femmes ou

(*) On trouvera cette prime ou récompence additionnelle, au prix de l'arme, prodigieuse, parce qu'on fera semblant de ne pas voir les résultats prompts et heureux des prodigieux efforts que feront tenter ces magnifiques récompenses : les gens qui feront cette observation, qu'on a prévue, ne trouvent pas la liste civile trop forte, quoiqu'elle coûte vingt fois plus.

enfans jouiront de trois mois d'arérages au-delà de ce qui sera échu à leur décês.

Il sera créé 6 autres series, aussi de 20 mille rentes accordées pour les mêmes causes que ci-dessus, et avec les mêmes clauses et avantages; les series des rentes les plus considérables devant toujours être accordées d'abord aux fournisseurs les plus diligens, jusqu'à ce qu'on ait au-delà de 14 cent mille fusils, tant pour les besoins du moment que pour les rechanges.

La seconde serie sera de rentes de 8 liv.; la troisième, de rentes de 7 liv.; la quatrième, de rentes de 6 liv.; la cinquième, de rentes de 5 liv.; la sixième, de rentes de 4 liv.; la septième, de rentes de 3 liv.

Troisième décret.

L'Assemblée, considérant que la manière dont nous sommes attaqués, et dont il faut nous deffendre, demandant que nous soyons pourvus abondamment de grosses bouches à feu; considérant qu'il y a plusieurs manières de s'en procurer, soit en en prenant à l'ennemi, soit en en faisant fondre de cuivre ou de fer; et voulant encourager les différentes manières, décrète ce qui suit:

Il sera payé aux François armés, ainsi qu'aux détachemens des troupes de nos ennemis qui déserteroient en assez grand nombre, et assez en force, pour enlever de l'artillerie, pour chaque canon de 12 liv. et au-dessus, pris, ou acquis de quelque manière que ce soit, sur l'ennemi, ainsi que tout obusier ou mortier de 6 pouces ou au-dessus, une rente de 6000 liv. partageable entre tous les coopérateurs, qui en auront la jouissance totale, reversible entre eux jusqu'à la mort du dernier; sans que cela nuise aux autres droits acquis ou à acquérir, mérités ou à mériter, soit en prenant service dans l'armée françoise, soit qu'ils en fassent déjà partie, soit en fabriquant les armes désignées, grosses ou petites, soit de toute autre manière, une récompense du nombre de celles stipulées par ces trois décrets, ne pouvant jamais exclure l'autre, quand il y aura eu lieu à les obtenir toutes les trois.

Il sera payé pour tout canon de huit, ou de six, ou de trois livres de balles, pour tout caisson de cartouches à canon, ou de cartouches à fusil, la somme de 3000 livres.

Moitié des sommes ci-dessus seront payées, avec les mêmes clauses ou avantages, pour les

différentes bouchés à feu de bronze, fondues en France dans des fabriques nouvellement formées ; et cela indépendamment du prix ordinaire de la pièce, qui sera payé au fabriquant sitôt après la réception, avec les épreuves qui seront jugées convenables ; sans cependant qu'elles puissent être plus rigoureuses que celles en usage.

Il sera payé pour chaque pièce de fonte de fer de bonne qualité, du calibre de 18, rendue à Paris, ou dans quelques unes des places menacées et indiquées par le comité qui sera nommé à cet effet, que ces pièces proviennent ou non des fontes françoises, 1200 liv. de rente pour chacune de celles des 500 premières ; 1000 liv. pour les 500 suivantes ; 800 pour les 500 qui completteront les quinze cent premières.

Les deux tiers de pareilles sommes seront adjugés à des nombres semblables des pièces de 12.

Enfin, l'Assemblée prendra les mesures pour récompenser de la même manière, non seulement toutes les fournitures de poudre, de bombes, de boulets, d'amusettes, d'armes quelconques, qui pourroient suppleer celles qui

nous manquent dont on ne pourroit pas se pourvoir à tems, mais encore tous les travailleurs employés aux redoutes ou retranchemens ; tous ceux qui dans l'occasion prendroient les armes, ne fut-ce que pour quelque tems; et, dès ce moment, elle assure 3 millions de rentes à repartir en tontines survivancières, suivant les circonstances ; se reservant d'augmenter cette somme s'il en étoit besoin, étant dès ce moment déterminé à le faire, et desirant même avoir à le faire, pour subvenir à toutes les recompenses qui, d'après ses espérances, seront méritées.

Chers concitoyens, si vous considérez que chacun des vôtres qui se consacreront au service de la patrie, de quelque manière que ce soit, peut espérer un revenu susceptible de s'élever à 2 ou 3 millions, et même plus, s'il mérite, comme cela se peut, plusieurs genres de récompenses ; vous concevrez quels efforts pourront faire tenter d'aussi brillantes perspectives, et quelles difficultés ces efforts feront surmonter! Quels appats, indépendamment de celui de la liberté, ne présenterez-vous pas à tous les soldats Allemans, Russes, etc., qui, au lieu des coups de bâton, de la

misère qui les attend inévitablement sur la fin de leurs jours ; qui, au lieu des traitemens les plus barbares (*), peuvent espérer, en venant servir sous nos enseignes, de devenir plus riches que beaucoup de princes de leur empire; que beaucoup de ces princes, la plupart vendeurs de chair humaine, dont le faste et l'in-

(*) On ne sauroit trop révéler, trop répéter, trop faire connoître une infamie; l'une des plus atroces et des plus révoltantes de celles qui se commettent clandestinement dans les armées Russes et Germaniques.

Quand les soldats ont reçu de ces blessures graves qui ne permettent pas d'espérer une guérison prompte ; quand, par l'insalubrité des camps ou des garnisons, par une suite des fatigues de la guerre, des vicissitudes des saisons, de la mauvaise nourriture, etc., ces mêmes soldats ont une santé délabrée, qui demanderoit des soins, ou dispendieux, ou d'une certaine durée; on insinue fortement aux chirurgiens de les empoisonner; voilà les récompenses que les despotes destinent et font administrer aux hommes du peuple qui font la force de leurs armées !. . . . Les tigres, les abominables ! et ils pourroient encore trouver des êtres assez stupides pour servir leurs projets!

solence pésent si cruellement sur leur malheureuse patrie.

Vous me direz : mais voilà 30 ou 36 millions de rentes viagères qui surchargeront l'Etat ? Je vous ai prévenu que j'ai des moyens de subvenir, grandement, à ces dépenses. Mais d'ailleurs, observez que la liste civile est plus considérable, et qu'on l'a destinée à durer toujours ! Considérez que cette liste civile solde vos ennemis, vos oppresseurs ; et que les rentes tontinières recompenseroient vos deffenseurs, vos amis, vos concitoyens, vos frères ; que ces rentes même rangeroient de votre côté bien des hommes, qui ne sont mauvais patriotes, que par reconnoissance, ou par tendresse, pour la liste civile, qui les paie. Payés pour payés, bien des hommes, quoique peu amis de l'égalité, de la liberté, de la vertu, aiment encore mieux recevoir un salaire honorable, qu'un salaire ignominieux.

Enfin, indépendamment des moyens que j'ai à proposer, n'a-t-on pas les biens des émigrés, les pensions des prêtres réfractaires, la diminution (*ne fut-elle qu'instantannée, et pour le tems de la durée des tontines*) de la liste civile, qui seule pourroit fournir plus de dix-

huit millions ? Tous ces objets peuvent, non seulement subvenir aux magnifiques récompenses que je propose de décréter, mais encore à toutes les autres dépenses, de la deffense de l'empire et de Paris.

En finissant, j'invite mes concitoyens à s'occuper des moyens d'acquérir l'art de mettre en état de deffense les maisons, les églises, les granges, les métairies; art facile plus qu'on ne pense; et sur lequel je viens de publier un ouvrage qui paroît mériter les suffrages du public connoisseur (*). Nos concitoyens doivent se rappeller les deffenses faites dans des maisons, fermes ou hôtelleries, comme, par exemple, sont les suivantes : d'abord celle faite par sept hommes, qui arrêtèrent, deux jours entiers, aux environs de Sarlat, une armée commandée par Thénimes; celle faite par Folard

(*) Instruction adressée aux officiers d'infanterie, etc., avec des additions, tant dans les planches que dans le discours, par A. P. J. Belair, à Paris, chez Firmin Didot, 1792. Cet ouvrage, sur-tout dans les circonstances actuelles, auroit besoin d'une suite. Je ne tarderai pas à la publier : tel qu'il est, il peut beaucoup servir : il paroît être accueilli très-favorablement.

en Italie; par Charles XII, près de Bender; par le maréchal de Saxe, qui, après s'être long-tems deffendu avec dix-sept hommes de sa suite, contre 1000 à 12 cents Russes; sût profiter d'une nuit noire pour leur échapper, à la faveur d'une sortie vigoureuse. Si chaque point de l'empire françois étoit ainsi deffendu, l'ennemi perdroit l'idée de ses conquêtes, le desir et la possibilité de venir piller et rançonner Paris; et nos compatriotes ne seroient point enlevés pour être transportés dans la Galicie, la Prusse ou la Syberie! Plutôt mourir que de souffrir désormais, quand ce ne seroit que pour quelque tems, de pareils outrages! Mais l'exemple du comte de Saxe prouve qu'on peut se deffendre, échapper après avoir tué beaucoup d'ennemis, et ne pas mourir. C'est cet exemple qu'il faut suivre, en apprenant à savoir deffendre comme lui les petits postes.

Une invitation, que je fais à tous les François, c'est de prendre en considération, et de s'habituer à fabriquer et à faire usage des armes, que provisoirement et promptement, on peut substituer aux grosses et petites bouches à feu, telles que sont les frondes, les grosses arbalettes, les arcs et les flêches, les

catapultes. J'ai fait construire de ces dernières sur les dessins de Folard, qu'on trouve dans son commentaire sur Polibe: ce n'étoient que des modèles dont on pourroit facilement grandir les proportions ; et elles lançoient très-loin des bombes, des boulets ou des masses de cailloux de huit, douze et quinze livres. On peut facilement, et pour assez peu de frais, en faire construire de beaucoup plus redoutables. Des ouvriers en bois, charpentiers, menuisiers, aidés de quelques méchaniciens, ou faiseurs de tourne-broches, suffisent pour cela.

Les fauguettes, non pas celles en usage chez les Indiens de la presqu'Isle occidentale du Gange, mais celles dont j'ai parlé dans le dictionnaire qui fait suite à mes nouveaux élémens de fortification (*), pourroient singulièrement bien servir, non seulement dans la deffense des postes, retranchemens, etc., mais encore en plaine et contre la cavalerie.

Il en est de même des lionnaises, pro-

(*) En un gros volume in-8°. avec plus de 30 planches. A Paris, chez Firmin Didot, 1792.

posées par Bonneville (voyez le supplément du dictionnaire , faisant suite aux élémens de fortification , et l'ouvrage intitulé les lyonnaises). Rien ne peut être plus propre contre la cavalerie, rien ne peut contribuer à bien deffendre les retranchemens, rien ne peut mieux servir à fermer les ouvertures pratiquées dans les redoutes et autres fortifications de campagne. Rien enfin ne seroit plus propre à complettement faire valoir tous les moyens proposés pour deffendre l'empire et Paris , et même à suppléer à tout ce qui nous manquera ; il nous manquera beaucoup de choses , si les administrateurs , si les magistrats , si les agens du pouvoir veulent continuer à laisser crier, sans les entendre , ceux qui savent prévoir tout ce qu'ils auront à souffrir des suites de leur perfidie , de leur sot orgeuil , de leur négligence , de leur vanité puérile , ou de leur impéritie.

M. Pétion peut sauver l'empire et Paris ! Osera-t-il le vouloir , choisira-t-il ceux qui peuvent le seconder ? S'il le fait , ce sera le Dieu de la liberté ; s'il ne le fait pas , comme je le crains , il est bien au-dessous de la dignité éminente à laquelle un grand peuple a

daigné le porter. A sa place, avec ses moyens, tels qu'ils sont, je répondrois sur ma tête de sauver l'un et l'autre.

SUPPLÉMENT
A LA
DÉFENSE DE PARIS.

DANS les détails que j'ai donnés sur la méthode qu'il convient d'employer pour la défense des retranchemens en général, et particulièrement des retranchemens soutenus de redoutes destinées à couvrir Paris (*), j'ai sup-

(*) Ayant renvoyé, quand aux détails et aux proportions, etc., aux planches V, XXVI et XXVII de mes nouveaux Elémens de fortification, au moyen desquelles l'on peut connoître les proportions de toutes les parties d'un pareil système défensif; je n'ai pas cru qu'il fut nécessaire de répéter les mêmes détails dans cet ouvrage. Cela n'auroit pu se faire sans le rendre volumineux; ce qu'on vouloit éviter, et sans en faire différer la publication, ce qui l'auroit rendu bien moins utile. Au reste, les redoutes, dans cette disposition où l'on employe des redoutes à flèches, sont espacées d'environ 500 toises.

posé que les sorties, grandes et petites, faites sur les flancs des colonnes d'attaque de l'ennemi, aux différentes époques, soit des procédés de son attaque, soit de la défensive active que je propose, soit après les différentes explosions des fourneaux, soit lors de l'attaque de l'abatis, soit même lors de celle de la berme palissadée, etc., l'auront forcé de renoncer à son projet. Je suis persuadé même que pour se déterminer à la retraite, il n'auroit pas besoin d'éprouver toutes ces chances qui ne pourroient être que très-funestes pour lui.

Cependant, il est des hommes qui veulent, dans la théorie, venir à bout de tout, qui croiront persuader que les assaillans pourront parvenir à franchir le dernier parapet; d'autres objecteront que la possibilité continuelle des sorties, ne pourroit avoir lieu...... pour répondre à toutes les objections; nous allons supposer que l'ennemi a franchi tous les obstacles, et que les têtes de ses colonnes ont pu pénétrer dans nos retranchemens.

On voudra bien se rappeler qu'en arrière de la ligne continue, soit dans la plaine de Saint-Denis, soit sur les hauteurs de Montmartre, de Ménil-Montant, de Charonne, nous avons

eu le soin de nous ménager deux lignes de défense, formées de nos redoutes rondes, à-peu-près telles qu'on les voit planche XV de notre nouvelle édition de Gaudi. Ces redoutes ont un profil tel qu'on en voit un, fig. 2, pl, XV, et en avant de l'avant-fossé, une disposition de fourneaux de mines, comme celle de la pl. XVII du même ouvrage. Ces redoutes, à la vérité, ne sont pas liées entr'elles par des lignes, comme celles du premier et principal retranchement, elles sont plus distantes entr'elles (*) ; rien n'empêcheroit, si on le croyoit nécessaire de former ces lignes, quand on verroit, non-seulement que l'ennemi a choisi, d'une manière déterminée, son point d'attaque, mais même qu'il auroit des succès que nous ne croyons pas qu'il puisse avoir.

(*) Oui, mais aussi elles sont plus résistantes que les redoutes à flèches, et elles peuvent mieux se soutenir quoiqu'isolées. D'ailleurs, elles sont moins encore destinées à servir comme retranchemens, que comme points d'appui et de ralliement pour les troupes qu'on pourroit supposer avoir été poussées après la prise du retranchement extérieur ; pour, de-là, se porter avec résolution sur l'assaillant et le rechasser.

Quoi qu'il en soit, la défense primitive du retranchement extérieur auroit été exécutée, tant par le feu d'artillerie et des chasseurs, soutenus de tridentiers ou de piquiers, que par les explosions des fourneaux : les sorties auroient pu être exécutées par des détachemens, même par de puissans corps de troupes, sans que, pour cela, le gros de l'armée parisienne en soit moins entier.

Nous présumons que dans le retranchement extérieur qui doit envelopper Paris et son territoire, en laissant une très-grande profondeur pour les opérations tactiques défensives, il y aura 40 redoutes à flèches : nous supposons que pour défendre cette vaste enceinte, il y aura 80,000 combattans (*).

(*) Ce nombre pourroit être porté au double, s'il en étoit besoin, par les volontaires. Si on le trouvoit trop considérable, il faut observer que l'espace qu'ils ont à défendre, est non-seulement immense, mais encore qu'il est morcellé en trois parties par les rivières : il faut observer encore que cette nombreuse armée pourroit être composée de citoyens qui seroient sur leurs foyers, et qui pourroient, en partie, veiller à leurs affaires : il faut observer enfin que l'ennemi n'auroit pu ar-

Il faut d'abord destiner, pour la garde ordinaire, indépendamment de l'artillerie, 300 hommes pour chaque redoute, 300 hommes pour les deux moitiés de chacune des lignes qui les lieront et les flanqueront, 400 hommes destinés à renforcer, en cas d'attaque, les troupes des redoutes et des lignes intermédiaires, ou à se porter, soit seuls, soit en se joignant à d'autres corps semblables collatéraux, en renforcement, dans tous les points menacés de fausses attaques; on va voir comment on soutiendroit les véritables. Il seroit à désirer que de ces 400 hommes, moitié fussent d'artillerie à cheval, établissement dont Paris devroit donner l'exemple, non pas en faisant un essai comme on a fait dans nos armées, d'après ce que j'en ai dit dans ma pétition à l'Assemblée Nationale, et dans plusieurs

river jusqu'à Paris, que parce que nous aurions été trahis, que parce qu'il auroit de grandes forces, que parce qu'il auroit eu des succès : ces succès auroient encore augmenté ses forces réelles, de la force d'opinion, qu'on a en faveur d'une armée victorieuse; force souvent plus redoutable que toute autre. Dès-lors, on voit que nous avons raison d'employer une puissante armée.

ouvrages, mais en le constituant comme je le propose dans mon artillerie à cheval, et j'aurois le tems de perfectionner cet établissement, si j'étois secondé, avant que l'ennemi puisse être sur Paris.

Supposant que l'ennemi a définitivement arrêté son point d'attaque (ce qu'il n'aura pu faire que quelques jours avant son arrivée) et qu'il embrasse trois fronts et quatre redoutes, ce qui fournit un développement de plus de 1500 toises de retranchement, et le force, lui, à marcher sur ces retranchemens sur plus de 2000 toises de front; les 400 hommes de réserve, non-seulement des trois fronts menacés, mais encore des deux fronts collatéraux (*on peut se former une idée assez juste de ce que nous proposons, en consultant la planche V de nos Elémens de fortification*) vont renforcer les troupes des redoutes et des courtines ou lignes qui les lient, et l'armée renforce encore ces troupes, qui doivent être des chasseurs choisis parmi les meilleurs tireurs; de 4000 hommes, tant chasseurs que picquiers destinés à défendre, les uns de loin, les autres de près à coups de piques, etc., l'approche de la crête du parapet, soit des lignes ou courtines, soit des redoutes qui

les flanquent et les soutiennent ; en même tems qu'on y porte toute l'artillerie de campagne des réserves (1) ; devant employer l'artillerie à cheval (2) pour appuyer les troupes destinées

(1) J'indiquerai des moyens de suppléer provisoirement ce qui pourroit nous manquer de bouches à feu ; ce qui est d'autant plus essentiel que le déficit en ce genre sera plus grand qu'on ne pense : par la perfidie, par l'insouciance et la nullité pour le bien, des agens du pouvoir. Cependant, avec du zèle et des lumières, on pourra remédier à tous les maux qu'ils ont fait. Je suppose que l'on pourra placer 16 bouches à feu ou grosses amusettes, dans chacune des redoutes, ainsi que dans les parties de courtines qui les flanquent, et que toute l'artillerie de l'armée parisienne, renforcée d'attelages, formera les réserves de l'artillerie de campagne, indépendantes de celles de l'artillerie à cheval.

(2) Il faut consulter mon artillerie à cheval, (*un vol. in-8°., chez Firmin Didot, libraire, rue Dauphine. Paris*, 1792) Comme je ne puis savoir si l'on me chargera de l'exécution du plan que je propose, et que, dans le cas où l'on me rendroit cette justice, je ne puis savoir encore si je serois secondé de manière à pouvoir former cette artillerie à cheval (*ce que je suis certain de faire, étant se-*

à tomber sur l'ennemi, sitôt qu'il aura forcé, et même pour le canonner vivement sitôt qu'il aura franchi le retranchement intérieur.

En arrière de chacune des quatre redoutes attaquées, je place en colonne de marche manœuvre (*), trois corps de chacune 6000 hom-

condé) je ne puis faire entrer, d'une manière positive, cette arme excellente, dans mon projet de défense ; je ne puis rien arrêter à ce sujet. Je ferois cent volumes, s'il me falloit exposer tous les partis à prendre, relativement à toutes les hypothèses, à toutes les circonstances. Dans mon artillerie à cheval, pouvant supposer l'existance de cette arme bien organisée, je démontre l'usage qu'on en peut faire dans la défense des retranchemens, etc. Que ceux qui voudroient me faire des objections de bonne foi, ponr découvrir la vérité, ou pour s'en assurer, lisent auparavant les ouvrages auxquels je suis obligé de renvoyer. Que les bons citoyens y renvoyent de même les amis de la liste civile, et ce qui est la même chose, les ennemis de la patrie qui se rendroient les détracteurs de mes plans.

(*) Les 40, ou plutôt les 32,000 hommes destinés à la défensive active, tiennent près de cinq quarts de lieues de développement, on pourroit trouver, avec quelques raisons, ce dispositif trop étendu, mais il ne peut y avoir d'inconvénient,

mes, j'en place deux autres de chacun 4000 hommes, en arrière des deux redoutes les plus voisines des quatre embrassées par le front d'attaque, destinés principalement à surveiller les détachemens que l'ennemi pourroit faire pour tenter d'opérer sur ses flancs, ainsi qu'à fournir aux sorties (*); enfin, un corps de 4000 hommes seroit en arrière pour remplacer les troupes

si l'on est toujours en état de porter rapidement les renforts sur les points les plus vigoureusement attaqués. Voilà pourquoi je laisse les troupes, (soit qu'on les destine à combattre en ordre mince, soit dans l'ordre profond, en petites plésions) en colonnes de marches manœuvres. Au reste, je ne suis pas le seul qui ait proposé ce dispositif (*de beaucoup s'étendre*) pour la défensive. M. de Guibert le conseille dans sa défense du système de guerre moderne, et cette conformité de mes principes de tactique, avec ceux du meilleur de nos tacticiens, (*sa prévention contre l'ordre profond exceptée*) m'inspire une très grande confiance.

(*) Quand l'armée du camp de Soissons agiroit; il faudroit toujours conserver ce dispositif, (*favorable aux sorties*) et en faire usage : voici mes raisons.

Si l'ennemi sait cette armée à portée d'agir, il disposera un grand corps de troupes pour la con-

qui pourroient être poussées, pour leur servir de point de ralliement, ou enfin pour renforcer, au besoin, l'un des corps des aîles de cette disposition défensive, qui seroit vraisemblablement celui opposé au côté sur lequel pouvoit agir au dehors l'armée qui auroit défendu le passage de l'Aisne, de l'Oise ou de la Marne : l'armée du camp de Soissons, en un mot.

tenir. Cette armée extérieure sentira que c'est le moment d'agir avec vigueur, et sans doute elle attaquera le corps destiné à lui faire face, sans marchander, elle tachera même de faire un fort détachement, pour inquiéter le flanc des troupes destinées à l'attaque des retranchemens. Mais le combat peut durer long-tems, et le détachement ne pouvoir arriver à tems. Il faut donc que l'armée de Paris tire d'elle-même toutes ses ressources, avec la certitude cependant que la présence de l'armée extérieure a forcé l'ennemi de beaucoup s'affoiblir. J'ai imaginé un dispositif formidable pour appuyer ces sorties, de manière à les faire soutenir, par un gros corps d'artillerie à cheval, sans qu'on puisse avoir à craindre d'être coupé. Alors, les troupes de l'attaque pourroient être menacees sur leurs flancs, et même sur leurs derrières.

Dès que les premières troupes de l'ennemi, après avoir franchi le retranchemenr intérieur, auront essuyé quelques décharges de l'artillerie à cheval (*), il faudra que les troupes, des fortes reserves placées en arrière des redoutes, tombent avec fureur, avec violence, avec toute l'impétuosité de la foudre, sur les premiers bataillons ennemis qui auront pu se former, les poussent les renversent.

Il est impossible que l'ennemi, tel nombreux

(*) Cet emploi de l'artillerie à cheval est dans l'esprit de l'observation, aussi philosophique que militaire, que nous avons déjà cité, de M. Dupuy-Lauron, de faire soutenir une arme qui a reçu un échec, par une arme d'une autre espèce.

Si l'artillerie postée n'a pu empêcher, ainsi que la mousqueterie, l'ennemi de franchir le retranchement; les défenseurs auront peu de confiance dans l'emploi d'une artillerie semblable, dont les canoniers seront peut-être découragés, il n'en sera pas de même de l'artillerie à cheval, et des corps de piquiers, rangés en ordre plésionnaire, substitués à des fusiliers mêlés de quelques piquiers disséminés sur un front étendu, où cependant ils auront dû détruire un grand nombre d'ennemis.

qu'il soit, (*car au moyen de ce qu'on charge en dedans du parapet que l'ennemi est obligé de franchir, on peut même se ménager la supériorité du nombre et charger à volonté, avant qu'il soit passé en grand nombre*) resiste à une pareille attaque, faite par des troupes fraîches, tenues en reserve, et qui n'ont rien à craindre du canon de l'ennemi, non plus que du feu des troupes qui n'ont point encore passé ; attaque faite contre des corps en désordre ; éclaircis par les feux d'artillerie et de mousqueterie de la ligne, par les explosion des fourneaux, par les sorties faites lors des époques des divers procédés de l'attaque, par les coups de piques et de faulx, des tridentiers ; par les décharges de l'artillerie à cheval.

Quel sera son sort, si lorsque les têtes de ses colonnes seront ainsi reçues dans l'intérieur du retranchement, que leur différentes divisions répandues, ou plutôt disséminées, dans les avant-fossés, les chemins couverts garnis d'abbatis, les fossés, etc., sur les parapets même, seront contenues, par de petites troupes qui se porteront résolument sur les flancs, quel sera ssn sort, si l'on fait sortir un corps de 4 ou 6000 hommes, soutenu, d'une part, d'une

forte division d'artillerie à cheval, et de l'autre par un corps de 2 ou 3000 hommes, et par toutes les troupes destinées à la garde des fronts collatéraux de l'attaque, pour se porter résolument sur les derrières des troupes attaquantes ......? Je le laisse à penser aux lecteurs. Je puis répondre qu'il ne s'échapperoit pas un homme de l'armée attaquante, et que tout ce qui ne seroit pas tué, seroit obligé de mettre bas les armes.

Il y a tout lieu de croire qu'en développant un grand front, l'ennemi pourroit fort bien ne porter ses principales forces que sur un ou deux points : il sentira que s'il pouvoit avoir la témérité d'avancer sur le bord de l'avant-fossé, sa première ligne seroit culbutée et détruite toute entière, par l'explosion des fourneaux, et qu'il en seroit de même d'une seconde ligne, si l'on pouvoit supposer aux troupes qui la composent, assez d'audace pour se porter sur le même sol. Il se tiendra donc hors de portée, et alors les défenseurs n'auront rien à craindre de toutes ces troupes développées : s'il ose s'avancer à la moyenne portée du fusil, alors il essuyera une perte considérable, sans pouvoir rendre aux défenseurs du

retranchement la moindre partie du mal qu'il en recevra, ayant des moyens que je ne puis développer qu'en tems et lieu, de mettre mes chasseurs, et autres tireurs, à couvert de presque tous les dangers, en même tems que je puis les disposer de telle manière que dans le cas d'une surprise exécutée sur une partie éloignée du retranchement, par un gros corps qui auroit pu parvenir à dérober sa marche; la garde la moins considérable pourroit faire essuyer, par son feu, une perte prodigieuse à l'ennemi, indépendemment de ce qu'il auroit à éprouver des explosions des fourneaux et des tirs de l'artillerie, ou même des grosses et des petites amusettes. Si l'on veut jetter les yeux sur la planche XV de la nouvelle édition de Gaudi, on verra, par les combinaisons que j'ai su faire, pour la redoute ronde, fig. II, des directions des lignes de feu; que je puis tenir ce que je promets à ce sujet. Mais, pour en revenir aux procédés que l'ennemi employera vraisemblablement, je puis faire observer que quelques soins qu'il puisse prendre, pour dérober la connoissance de ses colonnes d'attaque, nous les saurons appercevoir; nous saurons les battre et les traverser dans toutes les directions, par des mobiles sans nombre,

et quand on pourroit supposer qu'elles auront pénétré, je puis porter à la fois, à volonté, ou successivement, mes colonnes de réserve, sur les flancs des colonnes d'attaque de l'ennemi, plus promptement encore, puisqu'elles ont moins de chemin à faire qu'il ne pourroit se porter en dedans de mes retranchemens; quand même ils ne lui présenteroient pas à surmonter tous les obstacles qu'ils présentent.

J'aurois pu donner bien d'autres dispositifs, d'après les mille et mille combinaisons qu'un ennemi hazardeux pourroit tenter. Il seroit peut-être convenable de diminuer la force des quatre colonnes du centre de chacune 2000 hommes, soit pour multiplier les réserves, soit pour placer de forts détachemens près des ponts de bateaux qui établiroient des communications entre les retranchemens qui iroient de la Marne à la basse Seine, de la basse Seine à la haute, et de la haute Seine à la Marne; mais on ne sauroit tout dire sans un mortel ennui: les militaires faits pour les grandes conceptions, savent rapidement prendre tous tous les partis qui conviennent aux tems, aux circonstances, aux manœuvres de l'ennemi, etc. Tout ce que nous pourrions dire de plus, ne feroit rien pour les autres.

Un fait très-certain, c'est que cette disposition pourroit vaincre sans combattre. Si l'ennemi voyoit sérieusement mettre la main à l'œuvre, il ne parleroit plus de venir ravager la Champagne, détruire et piller Paris; il seroit étonné, il finiroit par chercher les moyens d'en venir à un accommodement. Mais, je pense que la Nation Française, scandaleusement outragée, devroit se venger, devroit continuer la guerre jusqu'à ce qu'elle ait brisé tous les liens des peuples dont les tyrans ont ont menacé de venir, pour détruire nos cités, et n'y pas laisser pierre sur pierre. Il faut surtout renverser de leur trône, ces tyrans mitrés qui, graces à la perfide lâcheté de nos ministres, se sont si impudemment joués de la majesté du peuple et de la souveraineté de la plus respectable nation de l'univers. Il faudroit surtout et à tous risques, si toutefois il y en avoit à courir, consolider l'indépendance des Polonois, sans souffrir que cette indépendance soit le fruit de leurs complaisances pour les vues ambitieuses de la cour de Russie.

Je rends hommage, comme militaire, aux grands talens du chef de la guerre impie que l'Europe nous suscite; mais ce duc de Brunswick

qui, comme l'a dit Mirabeau, a trempé son épée dans la boue, quand il a été river les fers de la Hollande, combien n'est-il pas coupable d'être une seconde fois le ministre desfureurs des despotes contre la cause d'un peuple libre? Mais ce duc de Brunswick a d'autant plus de tort de s'être dévoué à une pareille ignominie, qu'il a tout à craindre de voir se flétrir sa gloire militaire! Il ne peut ignorer que, quoiqu'habile, il n'est pas heureux à la guerre! Il a été aussi souvent battu qu'il a été victorieux; et battu, par qui? Par les plus tristes de nos généraux; et cela dans le tems où les troupes françaises étoient découragées par d'humiliantes défaites; suites des choix de la cour; choix toujours funestes à la France, dans tous les tems, sous tous les régimes.

Une ou deux campagnes, au plus, et en nous vengeant d'une manière éclatante, nous rendons libres la plus grande partie de l'Europe! Je propose de lever 8 ou 900,000 hommes (*), et l'on en auroit facilement 1 200,000

(*) Par inadvertance, on a oublié, dans l'énumération des séries de rentes tontinières, destinées à récompenser ceux qui prendront les armes,

en étendant les mesures que j'ai conseillées dans cet ouvrage, et ce grand et magnifique effort qui ne peut durer 18 mois, nous coûtera bien moins que d'en entretenir 400,000 pendant dix ans, pour n'avoir que des succès douteux. Employons de grandes forces; employons de puissans moyens; sachons les mettre en œuvre par des généraux plébéïens, bien choisis; attaquons l'Allemagne et l'Italie, avec 600,000 hommes, s'il le faut, en adoptant le genre de guerre que j'ai indiqué, au moyen duquel on ne donne aucune prise aux hazards malheureux, et avant 18 mois, nous aurons tiré vengeance des outrages qu'on nous a faits. De plus, nous aurons consolidé l'indépendance

en ce moment, pour la cause de la liberté, la série de cent mille rentes de 15 liv. Tandis qu'on imprimoit cet ouvrage, l'Assemblée Nationale a adopté une mesure qu'on pourroit d'abord avoir quelqu'analogie avec ce que j'ai imaginé : si on veut y faire plus d'attention, on verra que, quoique limitées dans des bornes prescrites et réduites à des sommes dont on peut d'abord connoître la quotité, les récompenses que je propose sont bien plus brillantes et bien plus faites pour encourager.

de la Pologne ; nous aurons ramené triomphans nos concitoyens traînés dans la Galicie, et près de 30,000 soldats français retenus par les moyens les plus odieux, les plus tyranniques et les plus vexatoires, dans les régimens Prussiens répartis sur les rivages de la Baltique.

FIN.

Observations importantes.

Les événemens qui se sont passés depuis le 10, rendent bien plus pressant le besoin d'adopter les mesures indiquées dans cet ouvrage. Rien ne pourroit être plus funeste que l'aveugle sécurité dans laquelle sont tous les citoyens, sur les affaires du dehors ! Si cette confiance mal fondée se prolonge, nous nous exposons aux plus grands dangers, aux effets terribles des plus atroces vengeances, et nous perdons les fruits de trois années de souffrances, de peines et de travaux.

Ce ne sont pas seulement des piques qu'il nous faut forger ; ce conseil répété jusqu'à la satiété,

21

(*de forger des piques*) montre le peu d'idées militaires qui existe dans la tête des conseillers : il faut fondre des canons, des obusiers ; il faut faire fabriquer des lionnaises, des catapultes, de fortes arbalêtes, de gros fusils ; il faut sur-tout se hâter d'organiser une nombreuse artillerie à cheval, et sur cet objet, Citoyens, je vous renvoye aux pages 145, 146 et suivantes de cet ouvrage.

